ACTE IV, SCÈNE XII.

LA MADONE,

DRAME EN QUATRE ACTES,

par MM. Léon Halevy et Buy,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN, LE 14 MAI 1839.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
ROMANELLI, peintre.	M. MÉLINGUE.	ANDRÉA, cocher du Marquis. .	M. MARCHAND.
GALEAZZO, élève de Romanelli puis spadassin.	M. RAUCOURT.	JACOBUS, domestique du Marquis.	M.
LE MARQUIS DE MONTI, intendant de la police de Rome.	M. JEMMA.	JULIA, marquise de Monti. . .	Mlle THÉODORINE.
LE CHEVALIER de Lorraine. .	M. SURVILLE.	MARIE DE MANCINI.	Mme LOUISE K.

La scène est à Rome, vers le milieu du XVIIe siècle.

ACTE PREMIER.

La scène se passe dans l'atelier de Romanelli. Portes et fenêtres au fond donnant sur la campagne de Rome. Des chevalets, des toiles et des tableaux inachevés. Un tableau représentant la vierge Marie allaitant son enfant.

SCÈNE PREMIÈRE.

GALEAZZO, *seul, entrant, et jetant avec fureur son manteau et son chapeau.*

Tout perdu!... tout perdu!... maudit étranger!... c'est Satan en personne!... Jouer avec ce bonheur insolent!... me gagner tout... tout jusqu'à mon dernier ducat!... et quel argent encore!... celui de Romanelli, de mon maître; le prix de ses travaux, de ses sueurs, de ses magnifiques peintures au palais Barberini, quand il attend cet or pour son voyage; car tout ce qu'il possédait, il l'a remis à sa femme, à son pauvre enfant qu'il va quitter... quitter pour toujours, peut-être... Que faire? que lui dire?... c'est lui... je l'entends... Oh! maudite passion du jeu!

SCENE II.

ROMANELLI, GALEAZZO.

ROMANELLI.

Ah! te voilà, Galeazzo!... eh bien, as-tu trouvé le cardinal?

GALEAZZO.

J'ai trouvé .. j'ai trouvé le diable!

Digitized by Google

129093-C

ROMANELLI.

Le diable... chez un cardinal ?

GALEAZZO.

Tenez, maître, vous me l'avez dit souvent... je suis né sous une fâcheuse étoile... sous celle de Mercure sans doute, le dieu des voleurs .. et je ne ferai pas mentir mon horoscope... Je suis promis à la corde !

ROMANELLI.

Voyons... Qu'as-tu fait de l'argent du cardinal ?

GALEAZZO.

Demandez-moi plutôt ce que le diable en a fait; car je ne l'ai ni mangé ni bu... ce dont je suis bien fâché maintenant... Voici l'affaire : je sortais de chez le cardinal Barberini avec de beaux ducats tout neufs et la lettre de recommandation que son éminence vous donne pour le cardinal de Mazarin et ses nièces, les duchesses de Mancini; lorsqu'à l'hôtellerie du Vatican, près de la porte du Peuple, j'ai fait rencontre d'un maudit Espagnol qui, tout en causant, m'a offert de vider un flacon de vin de Chypre; j'ai accepté... il a demandé quelques dés, et en un clin d'œil vos ducats ont passé de ma poche dans la sienne... mais il me reste... (*tirant quelque chose de sa poche*) la lettre de recommandation; et si tu la veux...

ROMANELLI, *froidement.*

Tu avais raison... il aurait mieux valu manger et boire mon argent que de le jouer... Allons, il me reste quelques pièces au fond de ma bourse : au lieu de voyager à cheval, j'irai à pied.

GALEAZZO.

A pied !... par la vertu de ma mère, je vous porterais plutôt sur mes épaules !... A pied !... vous, mon ami, mon bienfaiteur, qui m'avez toujours secouru, qui m'avez pardonné tant de folies ! Seigneur Romanelli, je suis homme d'honneur : j'irai ce soir m'embusquer dans la campagne de Rome; et ma foi, malheur à celui qui tombera entre mes mains ! il me rendra vos ducats.

ROMANELLI, *haussant les épaules.*

Tais-toi ! tais-toi !

GALEAZZO.

Eh ! mon Dieu, un peu plus tôt, un peu plus tard, qu'importe? Aussi bien je ne réussirai jamais en peinture... Je ne suis plus jeune, et, depuis vingt ans que je cours les ateliers, je n'ai pu réussir encore qu'à barbouiller quelques enseignes... Mon parti est pris; j'abandonne le pinceau et je prends le stylet... ainsi laissez-moi commencer par vous rendre service... cela me portera bonheur dans ma nouvelle carrière.

On entend frapper.

ROMANELLI.

Silence !... on frappe... si quelqu'un t'entendait !

GALEAZZO, *ouvrant.*

Eh !... quand ce serait le diable... Oh ! le voilà en personne !

Il recule effrayé à la vue du cavalier espagnol.

SCENE III.

LES MÊMES, LE CAVALIER.

LE CAVALIER.

Salut ! .. C'est bien ici chez Romanelli, le peintre ?

ROMANELLI.

C'est moi-même, seigneur cavalier.

LE CAVALIER, *à part, cherchant des yeux.*

La belle Maria, sa femme, est toujours absente. (*Voyant Galeazzo.*) Eh ! par Saint-Jacques, je suis en pays de connaissance ! Je vous désire, compère, plus de bonheur en amour qu'au jeu.

GALEAZZO.

J'ai de bonnes raisons pour vous en souhaiter autant.

ROMANELLI.

Qu'y a-t-il pour votre service, seigneur ?... Je suis un peu pressé.

LE CAVALIER.

Je suis venu admirer vos tableaux. Quoique je ne sois pas riche, il y a toujours au fond de ma bourse assez d'or pour payer une belle toile quand elle me plaît.

ROMANELLI.

Voyez si vous trouvez ici quelque chose à votre convenance. J'ai justement besoin d'argent; je pars ce soir pour Paris.

LE CAVALIER, *vivement.*

Pour Paris ! (*A part.*) On ne m'a pas trompé ! (*Haut, montrant le tableau de la Madone.*) Cette Madone me conviendrait assez... combien en voulez-vous ? (*A part, considérant le tableau.*) Quelle ressemblance !

ROMANELLI.

Cette Madone n'est pas à vendre.

LE CAVALIER.

J'en donnerais mille ducats, deux mille, dix-mille ducats d'or.

GALEAZZO, *à part, avec étonnement.*

Dix mille ducats !

ROMANELLI.

Tout l'or des Espagnes ne l'achèterait pas.

LE CAVALIER.

Serait-elle déjà vendue ?

ROMANELLI.

Vendue !... non, non. Tenez, seigneur cavalier, quand un peintre veut gagner de l'argent, il cherche dans ses couleurs ce qu'il a de plus brillant et de plus suave; il choisit pour modèle la plus belle des courtisanes; pour sujet, non quelque chose qui lui plaise, mais quelque chose qui plaise à tout le monde et à la première vue. C'est une action mythologique ou chrétienne, des guer-

Digitized by Google

riers ou des bergères selon le goût du temps; puis il se met à l'œuvre, peint aussi bien qu'il peut, et, son ouvrage terminé, il reçoit son salaire et tout est fini... Entre lui et son œuvre, il n'y a plus rien... Il se souvient seulement combien il a travaillé de jours, combien lui a coûté la toile, combien les couleurs, combien il a payé le modèle... Voilà tout. Le tableau ne lui rappelle pas autre chose; aussi il l'oublie et fait bien. Tous, nous faisons de ces tableaux... et tenez... voilà une galerie qui en est pleine! (*Montrant la Madone.*) Mais ce tableau, monsieur, n'a rien de commun avec ceux ci : cet enfant, c'est le mien; cette femme, c'est la mienne!

LE CAVALIER, *à part.*

Je le savais!

ROMANELLI.

Si ce tableau est bien, je l'ignore; mais ce que je sais, c'est qu'il est tout pour moi... Tout le bonheur que j'ai eu sur la terre, il est dans le regard de cette mère qui contemple son enfant! Toute la chasteté, toute la divine bonté que j'ai rêvées, elles sont sur le front de cette vierge qui semble voir le ciel! Toute la beauté sainte et poétique de la femme, vous la voyez dans ce corps que n'a jamais animé une mauvaise pensée! Oui, en dessinant cette toile, j'ai été meilleur que je ne suis aujourd'hui; j'ai été heureux, et je ne le suis plus; j'ai été poète, et je ne le serai peut-être jamais!... Et vous voulez que je vende tout ce que j'ai eu de bonheur, de tendresse, de poésie, pour quelques ducats! Gardez-les, monsieur, et puisque je suis forcé de me séparer de ce tableau, il ira dans la sombre église du couvent des Camaldules; il n'y réveillera pas un désir sensuel, et jamais un regard lascif ne soulèvera ses chastes draperies... Il sera comme une extase entre le ciel et la terre, comme une prière entre la douleur et la Divinité... Mais le livrer aux regards de la foule effrénée! j'aimerais mieux le déchirer et le fouler aux pieds... Tenez, voici une esquisse de votre roi Charles-Quint; c'est pour vous un souvenir de la patrie, et si vous voulez me rendre en échange les ducats que vous avez gagnés à ce drôle, j'achèterai quelques effets de voyage, et je partirai sur-le-champ.

LE CAVALIER.

Ma foi, vos ducats sont des oiseaux de passage; ils ont déjà quitté ma bourse, et je n'aurais pu vous remettre aujourd'hui même ceux que je vous offrais de votre Madone. Cependant nous pouvons encore faire un échange, quoique, à vrai dire, cette vierge soit le seul de vos tableaux pour lequel j'aie un goût décidé... Écoutez, j'ai une excellente mule d'Aragon qui m'a servi pour venir de Madrid à Rome, et si vous consentez, troc pour troc : ma mule pour Charles-Quint!

ROMANELLI.

Soit donc!

LE CAVALIER.

Je serai heureux de vous rendre service... (*A part.*) Comme cela, je serai plus sûr qu'il partira.

GALEAZZO, *à part.*

Je ne sais pourquoi je n'aime pas cet homme.

LE CAVALIER.

Ainsi, maître, marché conclu! Dans une heure, le noble animal qui doit vous mener en France sera à la porte de votre atelier. (*A Galeazzo.*) Toi, camarade, nous nous reverrons, n'est-ce pas?

Il sort.

SCENE IV.

ROMANELLI, GALEAZZO.

GALEAZZO, *le suivant des yeux.*

Ah! décidément, tu me déplais! (*A Romanelli.*) Maître, n'achetez pas la mule de ce bohémien; elle est peut-être ensorcelée comme ses dés... Est-ce que vous ne pourriez pas retarder votre voyage de quelques jours?

ROMANELLI.

C'est impossible.

GALEAZZO.

Le marquis de Monti, ce seigneur si puissant, et qui sera sans doute un jour intendant de la police de Rome, fait en ce moment décorer sa villa près de Tivoli, et si vous le vouliez... il y aurait là de beaux ducats à gagner.

ROMANELLI.

Oui, si je veux perdre mon âme en faisant des peintures qui me feront rougir; si je consens à peindre les portraits de ses maîtresses; si je les représente dans l'abandon de leur pose, dans l'effronterie de leur sourire, le marquis de Monti couvrira mes toiles de ducats, n'est-il pas vrai?... mais plutôt mourir de faim que d'éteindre dans la boue l'inspiration que j'ai reçue du ciel!

GALEAZZO.

Ma foi, pardonnez, maître; mais je ne comprends que l'art qui fait vivre... Le marquis de Monti est un libertin, c'est vrai, mais un libertin qui paie.

ROMANELLI.

J'ai chassé avec indignation son intendant qui est venu m'offrir de peindre les fresques de sa villa.

GALEAZZO.

Corps du Christ! chassé!... un affront au marquis de Monti, lorsqu'on va laisser une femme à la garde de Dieu!... car enfin, maître, votre femme que vous avez envoyée là-bas, dans cette villa, pour vous habituer à cette séparation, elle va rester seule, sans défense... et elle est si belle! c'est bien imprudent! (*Romanelli fait un geste d'impatience.*) N'en parlons plus. Mais, tenez, maître, quoique je n'aie pas de conseils à vous donner, (heureusement pour vous), je ne conçois pas bien la rigueur de vos principes. Vous auriez peint une Érigone pressant une grappe de raisin sur ses lèvres, ou une Léda entre les ailes d'un cygne, et vous auriez reçu mille ducats, je suppose... eh

Digitized by Google

bien, aussitôt après, vous auriez exécuté un martyre de saint Barthélemy, à moitié écorché, et vous l'auriez donné gratis aux Capucins par compensation... Pour une courtisane un peu fringante, vendue au marquis de Monti, vous auriez fait don à l'église d'une sainte Thérèse en extase. De cette manière, vous auriez satisfait également aux exigences de la conscience et aux besoins de la bourse, et vous ne seriez pas obligé de quitter par délicatesse et par chasteté votre patrie, vos amis, votre femme... votre femme qui pleure déja loin de vous, avec son enfant sur ses genoux, et qui pleurera long-temps... car elle vous aime, la pauvre Maria!

ROMANELLI.

Maria!... Sais-tu pourquoi je la quitte?... Eh bien, c'est parce que je ne veux pas la tromper, c'est parce que je veux lui être fidèle... Écoute, j'aime, j'adore une femme, et cette femme, ce n'est pas Maria!

GALEAZZO.

Ah, mon Dieu! est-ce bien vrai?

ROMANELLI.

Écoute moi, te dis-je... Maria, vois-tu, un jour est venu où j'ai désiré qu'elle ne fût que ma sœur, où j'ai souhaité que mon enfant ne fût jamais né!... Il y a quelque temps, près de la villa d'un cardinal, je dessinais un paysage. Plusieurs fois, chaque jour, un ange, une enfant, sortait du palais pour venir me voir travailler, et m'adresser des questions sans fin auxquelles je répondais rarement, mais que j'avais je ne sais quel plaisir à entendre. Un jour que près de nous paissait un troupeau de buffles, un de ces animaux, irrité par le pâtre qui le conduisait, vint, furieux, se jeter sur cette enfant. Elle se mit à fuir, légère comme un oiseau, lorsqu'elle tomba. O ciel! l'animal allait l'atteindre; l'épée à la main, je me précipitai: d'une main, je retirai et j'écartai la jeune enfant; de l'autre, je frappai le buffle. Je ne sais comment cela se fit; je fus renversé, je perdis connaissance, mais quand je revins à moi, l'enfant était sauvé. Quelque temps s'écoula; j'avais presque perdu ce souvenir, lorsqu'il y a un mois environ, je reçus la visite du majordome d'un de nos principaux prélats... Il m'invitait à me rendre dans son palais pour faire le portrait de sa nièce. J'obéis. « Voilà votre modèle, » me dit son éminence. Je regardai. . O mon Dieu! c'était elle, celle que j'avais sauvée!... Un doigt sur ses lèvres, elle me commandait le silence... « Romanelli, me dit-elle, voici des pinceaux! » Et sa voix tremblait, sa main tremblait, son cœur battait à briser son corsage... L'enfant avait grandi, l'ange était devenu jeune fille, et cette jeune fille m'aimait!

GALEAZZO.

Après, maître, après?

ROMANELLI.

J'aurais dû fuir, sortir de ce palais pour n'y jamais rentrer... mais je me crus assez fort pour résister... car j'aimais Maria, j'aimais ma femme et mon enfant... Je crus que je pourrais demeurer indifférent, rester fidèle... Je retournai donc au palais du cardinal... Malheur! trois fois malheur! Le portrait n'est pas achevé; il ne s'achèvera pas... car je l'aime maintenant, je l'aime!... Et je pars!

GALEAZZO.

C'est pour cela, maître, que vous quittez Rome?

ROMANELLI.

J'ai vu Maria pleurer un soir en me regardant... Je me suis souvenu que j'avais juré à son père de la rendre heureuse... alors j'ai résolu de m'éloigner. Le temps, l'absence, le travail, peut-être la misère, me guériront de cet amour, je le crois. Elle, cette autre femme, elle est trop heureuse, trop noble, trop entourée d'adorations, pour se souvenir long-temps du peintre Romanelli. Quand il reviendra, il n'y aura plus dans son cœur que de l'indifférence... dans le mien, que le souvenir presque effacé d'un rêve... mais au moins elle n'aura pas de regrets, et moi, pas de remords... Car ce serait une infamie, n'est-ce pas, de tromper cette jeune fille, d'abuser de sa faiblesse et de son exaltation?... ce serait un crime de violer les sermens qui m'unissent à Maria, elle qui a pris dans ma vie plus de peine que de joie, elle qui m'a inspiré tout ce que j'ai fait de beau. Oh! je partirai!... puis si je ne reviens pas bientôt, elle me rejoindra en France... alors plus de déchiremens de cœur, plus de passion comprimée... mais des joies pures, mais un bonheur sans fin, mais mon enfant souriant sur les genoux de sa mère, mais de chastes inspirations à faire descendre sur nos toiles toutes les vierges et tous les anges du paradis!... J'ai donc écrit au palais du cardinal qu'un devoir impérieux me contraignait de laisser mon œuvre inachevée; et quoique ma main tremblât, quoique mon cœur saignât en traçant cet adieu, j'ai eu du courage... Et maintenant je suis content de moi, car j'ai agi comme un homme d'honneur, comme un honnête homme!

GALEAZZO, *lui prenant la main en pleurant.*

C'est bien, maître, ce que vous faites là... c'est bien!

ROMANELLI.

Mais il ne faut pas que mon courage faiblisse, que ma résolution s'altère. Va voir, Galeazzo, si cet étranger songe à exécuter notre marché... je veux partir au plus tôt.

GALEAZZO.

J'y vais, maître. (*En sortant il rencontre Julia qui entre et qui se détourne, à part.*) Vrai Dieu! quelle taille! quelle tournure!... Est-ce que ce serait...? Silence!

Il sort.

SCENE V.

ROMANELLI, JULIA, *enveloppée et voilée.*

JULIA, *avec vivacité.*

J'ai reçu votre lettre... Vous ne partirez pas.

Digitized by Google

ROMANELLI.

Vous ici, Julia!... Qu'avez-vous fait?... vous pouvez vous perdre!...

JULIA, *amèrement.*

Me perdre!... Et vous en seriez désolé, n'est-ce pas?... (*Avec ironie.*) Vous me portez tant d'intérêt!

ROMANELLI.

Ah! Julia! que de cruauté, que d'injustice dans vos reproches!...

JULIA.

Je vous le dis. . Vous ne partirez pas.

ROMANELLI.

Il le faut.

JULIA.

Pourquoi?

ROMANELLI.

Parce que... je vous aime.

JULIA.

Eh bien, et moi... je vous aime aussi... et je reste!

ROMANELLI.

Vous m'aimez!

JULIA, *avec simplicité.*

Oui, Romanelli, je vous aime... et c'est mal de vous le dire, puisque je n'ai pas su toucher votre cœur... mais je vous dois la vie, et je ne sais pas feindre... Écoutez: Mon oncle le cardinal a promis ma main à l'un des plus riches seigneurs de Rome, un homme qui me sera toujours indifférent... Eh bien, je refuserai... je résisterai... pour vous, Romanelli, si vous voulez m'aimer... car vous être libre... Je partagerai votre vie, vos travaux... Partager la vie d'un artiste, oh! ce fut là toujours mon rêve!... Dans ce pays dégénéré, deux choses sont restées grandes et belles: la nature et ceux qui, comme vous, la reproduisent sur leurs toiles vivantes et inspirées!... Élevée dans le faste et la grandeur, je n'ai jamais eu qu'une ambition, qu'un désir, c'est de m'associer à une vie de lutte et de triomphe, d'indépendance et de liberté. Ils veulent faire de moi la femme d'un grand, d'un homme revêtu de titres et d'honneurs!... moi, je veux être la femme d'un artiste, je veux m'anoblir!

ROMANELLI.

Julia!... Julia!...

JULIA.

Ah! j'ai tort de vous aimer. (*Elle pleure.*) Je le sais, je dois vous fuir... Je vois que ma présence vous est odieuse... je ne viendrai plus... Mais, je vous en supplie, ne partez pas... pas encore... que je puisse vous voir quelquefois passer par hasard sous mon balcon... Restez... Je vous jure de ne jamais vous faire souvenir de mon amour... c'est ma dernière prière... mon dernier vœu. Oh! je vous demande bien peu de chose... et vous me refusez... Romanelli, restez!

ROMANELLI, *la conduisant en face du tableau.*

Julia, regardez cette femme!

JULIA.

Qu'elle est belle!

ROMANELLI.

Cette femme existe... elle a des droits à mon affection.

JULIA.

Mon Dieu! serait-ce votre sœur?

ROMANELLI, *se cachant le visage.*

C'est ma femme!

JULIA, *poussant un cri.*

Votre femme!

ROMANELLI.

Julia, si je vous aimais moins, je pourrais rester à Rome, n'est-ce pas?

JULIA, *avec résignation.*

Romanelli, vous n'avez pas voulu me tromper, quand c'était pour vous si facile. Ah! je vous remercie. (*Lui tendant la main.*) Adieu!

ROMANELLI.

Sur mon cœur, Julia! sur mon cœur!... un premier baiser avant l'éternelle séparation!...

JULIA, *se jetant dans ses bras.*

Romanelli, c'est le dernier.

SCENE VI.

LES MÊMES, LE CAVALIER.

LE CAVALIER, *au fond de la scène, à part.*

Diavolo! notre peintre en bonne fortune!

JULIA, *à part.*

Je suis perdue!

ROMANELLI, *bas.*

Ne craignez rien... (*Il baisse le voile de Julia.*) Permettez, seigneur Cavalier, que je reconduise jusqu'au bout de la place ma cousine Gianetta!

Ils sortent.

SCENE VII.

LE CAVALIER, *seul, les regardant sortir.*

C'est singulier!... la cousine Gianetta a quelque chose de la tournure de ma fiancée... c'est au point que j'aurais voulu voir son visage... Mais quelle folie!... Et à quoi diable vais-je penser?... quand mon cœur est tout à Maria, quand le départ de cet homme va me permettre d'assiéger cette vertu farouche!... Ah! seigneur Romanelli, vous êtes jaloux! vous cachez votre femme à tous les yeux; avant de partir pour la France, vous la cloîtrez loin de tous les regards dans une villa écartée, et je vous surprends dans un secret rendez-vous avec une belle inconnue... Mais le voici.

SCENE VIII.

ROMANELLI, LE CAVALIER, *puis* GALEAZZO.

ROMANELLI, *rentrant.*

Seigneur cavalier, pardon.

LE CAVALIER.

Je venais vous annoncer, monsieur, que ma mule Isabelle, dont vous serez content, sur mon

Digitized by Google

honneur, est à la porte de votre atelier... Votre élève prépare la selle et l'étrier.

GALEAZZO, *entrant.*

Maître, tout est prêt.

ROMANELLI.

Allons, il faut partir... Galeazzo, tu remettras au cavalier le portrait de Charles-Quint qui lui appartient... (*Montrant la Madone.*) Quant à ce tableau, les Camaldules vont venir le chercher... tu le déposeras entre leurs mains, tu me le promets ?

GALEAZZO.

Oui, maître.

ROMANELLI, *bas.*

Tu veilleras sur Maria, n'est-ce pas ?

GALEAZZO, *bas.*

Sur votre femme!... Maître, si vous avez de l'or, je vous le rendrai à votre retour, quoi qu'il puis searriver...; mais je ne réponds pas d'un trésor sur lequel tous les voleurs ont les yeux, et qui souvent ne demande pas mieux que de se laisser prendre...

ROMANELLI, *à part.*

Eh! bien, mon honneur se défendra lui-même. Celui qui n'a rien à se reprocher n'a rien à craindre... Celui qui a respecté la femme d'autrui trouvera sa maison pure à son retour... Après tout, si le déshonneur vient, il me restera la vengeance...

LE CAVALIER, *à part.*

Il semble rêveur!... La cousine Gianetta lui tient au cœur.

ROMANELLI.

Allons... adieu! je passe à la villa... J'embrasse une dernière fois ma femme, mon enfant.. et tout est fini... Adieu, Galeazzo!... Seigneur cavalier, je vous souhaite mille prospérités.

LE CAVALIER.

Et moi, maître, mille succès à Paris!... Que Dieu vous conduise!

Ils se donnent la main. Romanelli sort avec Galeazzo.

SCENE IX.

LE CAVALIER, *seul, puis* GALEAZZO.

LE CAVALIER.

Il est donc parti!... Il me livre la place... (*Regardant la Madone.*) Ah! seigneur peintre! cette Madone doit aller dans la sombre église du couvent des Camaldules, où elle n'éveillera aucune pensée profane... (*riant*) aucun regard lascif ne soulèvera ses chastes draperies... Elle sera comme une prière entre la douleur et la Divinité! C'est ce que nous verrons!... (*Voyant rentrer Galeazzo.*) Mais voici l'élève... A nous deux, maintenant! (*A Galeazzo.*) Un mot, mon ami.

GALEAZZO.

Je vous écoute.

LE CAVALIER.

Tu aimes les femmes, le jeu, le vin ?

GALEAZZO.

Dites les sept péchés mortels... ce sera plus court.

LE CAVALIER.

Hier tu as perdu cent sequins sur parole avec le sacristain de Saint-Paul.

GALEAZZO, *à part.*

Oimé!

LE CAVALIER.

Tu es criblé de dettes, et on prétend que tu ne demandes plus la permission d'emprunter...

GALEAZZO, *à part.*

Décidément, c'est le diable!

LE CAVALIER.

Hier, Rodolfo di Colonna a perdu sa bourse sur le Corso.

GALEAZZO.

Silence!

LE CAVALIER.

Donne-moi cette plume et ce papier... (*Écrivant.*) « Bon pour mille ducats que mon trésorier paiera à Galeazzo à présentation. »

Il signe et remet le papier à Galeazzo.

GALEAZZO, *stupéfait, lisant.*

Signé, le marquis de Monti!... Pour m'offrir un tel salaire, que demandez-vous donc de moi ?...

LE CAVALIER.

Que tu enlèves...

GALEAZZO, *effrayé.*

La femme de Romanelli!

LE CAVALIER, *montrant la Madone.*

Non... ce tableau seulement. J'en ai besoin pour ma villa... La femme, c'est mon affaire... Pas un mot... pas un geste... Tu m'as entendu... Au revoir!

Galeazzo s'incline. Le Marquis se retire. La toile tombe.

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un riche salon chez le Marquis de Monti.

SCENE PREMIERE.

JULIA, LE MARQUIS.

Julia est devant une toilette; le Marquis est sur un canapé.

LE MARQUIS.

Oui, madame, hier, au théâtre de la Tour-di-Nonna, lorsque vous avez laissé tomber, par mégarde, votre éventail, le chevalier de Lorraine s'est précipité de votre loge sur la tête des laquais et des soldats, et l'a ramassé aux applaudissemens de toute la salle... Or, quand on applaudit un amant, c'est le mari qu'on siffle.

JULIA.

Si le mari était jaloux, je comprendrais sa susceptibilité... mais vous ne l'êtes pas... et après trois années de mariage...

LE MARQUIS.

Mon Dieu, madame, vous vous êtes mis dans l'esprit, parce que j'ai eu dans ma jeunesse quelques succès auprès des femmes, que je ne pouvais plus être jaloux de la mienne... C'est un malheur, sans doute... et peut-être une punition du ciel... mais je suis jaloux, jaloux... jusqu'au ridicule, si vous voulez.

JULIA.

Alors, rassurez-vous... le chevalier de Lorraine est galant comme tous ses compatriotes... mais il ne m'aime pas, vous le savez.

LE MARQUIS.

La politesse me défendrait, à ce propos, de vous croire sur parole.

JULIA.

Oubliez-vous qu'il est le chevalier obligé de madame la connétable de Colonne, de la belle Marie de Mancini ?

LE MARQUIS.

La bonne caution, vraiment!... Madame la connétable le trompe avec une facilité merveilleuse, et il le lui rend bien au centuple.

JULIA.

Médisance, marquis; d'ailleurs si vous craignez le chevalier, pourquoi ne pas lui interdire votre palais?

LE MARQUIS.

Pourquoi? pourquoi? on voit bien que vous êtes tout-à-fait inexpérimentée aux affaires politiques... Je suis intendant de la police de Rome, et serviteur du pape... Le pape tient par-dessus tout à l'amitié du cardinal Mazarin; Mme de Mancini est la nièce du cardinal; M. de Lorraine est le Sigisbé de Mme de Mancini... Comprenez-vous maintenant pourquoi je ne le fais pas mettre à la porte ?

JULIA, *riant.*

Oui; vous êtes, par ricochet, serviteur très-humble du chevalier de Lorraine.

LE MARQUIS.

Vous riez! mais cela n'est que trop réel; et si je veux conserver ma place, vous voyez à quel danger je m'expose... à voir toutes les mauvaises langues de Rome clabauder au sujet de mon honneur.....

JULIA.

Sérieusement, vous défiez-vous de moi?

LE MARQUIS.

J'ai beaucoup de confiance en vous; mais j'ai tant d'expérience que je me défie un peu de votre sexe.

JULIA.

Comme l'exception que vous faites en ma faveur me paraît dictée seulement par votre galanterie, je veux vous donner une caution.

LE MARQUIS.

Une caution contre le chevalier?

JULIA.

Oui.

LE MARQUIS.

Vous me rendrez le plus heureux des hommes.

JULIA.

J'en aime un autre.

LE MARQUIS, *avec colère.*

Un autre!

JULIA, *riant.*

Ah! ah! ah! je commence à croire que vous m'aimez tout de bon... Quoi! vous enflez votre voix; vous froncez le sourcil pour un aveu que je vous ai fait depuis trois ans?... Lorsque j'ai consenti à devenir marquise de Monti, ne vous ai-je pas dit que j'aimais un homme que vous ne connaîtriez jamais?

LE MARQUIS, *négligemment.*

Ah! un amour de roman!... quelque inconnu que vous n'avez jamais revu?... Oui, oui, je me souviens... toutes les jeunes filles ont des amours comme celui-là... mais cela ne m'effraie guère...

JULIA, *sérieusement.*

Eh bien, monsieur, cet amour-là est le seul que j'éprouverai jamais... et il n'est pas dangereux pour vous, car votre rival est mort sans doute... et s'il vit encore, il m'a sûrement oubliée.

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Je ne suis jaloux que des vivans... Vous ne voulez pas me dire le nom de votre héros, ma belle rêveuse ?

JULIA, *tristement.*

Jamais !... il ne me reste de lui que son nom, et je le garde dans mon cœur.

LE MARQUIS.

Allons, allons... vous voilà mélancolique: j'aime encore mieux vous voir rire et me railler de ma jalousie... Vous m'assurez donc que le chevalier de Lorraine...?

JULIA.

N'est nullement à craindre pour moi.

LE MARQUIS.

Que vous l'éviterez ?

JULIA.

Avec empressement; il me fatigue plus qu'il ne vous inquiète.

LE MARQUIS.

Vous êtes charmante... et je le jure, quelque souhait que vous puissiez former, je l'accomplirai à l'instant.

JULIA.

Peut-être, marquis.

LE MARQUIS.

Mettez-moi donc à l'épreuve.

JULIA, *se levant.*

Vous avez, presque aux portes de la ville, sur la route de Tivoli, une délicieuse villa, la villa de vos folies, comme vous l'appelez quelquefois... en soupirant.

LE MARQUIS.

Eh bien?

JULIA.

Cette villa renferme un salon que vous avez orné des ouvrages de nos plus célèbres peintres... je voudrais voir ce salon.

LE MARQUIS.

Si vous l'exigez... j'ai promis; mais je ne vous conduirai pas sans répugnance dans cette villa... Ces peintures ne sont que des portraits de femmes...

JULIA.

Marquis, vous m'avez donné votre parole, et j'exige absolument que vous me conduisiez à cette villa, et dans le plus court délai... c'est un caprice de femme... vous le savez, les femmes sont curieuses... (*On entend du bruit au dehors.*) Eh, mon Dieu! d'où vient ce bruit ?

LE MARQUIS, *allant à une croisée.*

On dirait une émeute... Ah! un carrosse poursuivi par la populace... Eh! par le saint-père, c'est la livrée de la maison de Colonne... le carrosse entre dans la cour de ce palais... On referme les portes...

JULIA.

C'est singulier... (*Riant.*) Voyez donc, monsieur l'intendant de la police, ce que cela peut être.

LE MARQUIS.

Voilà Mme de Mancini qui va nous l'apprendre... Elle n'a pas besoin qu'on l'annonce, il est facile de la reconnaître à ses éclats de rire.

SCENE II.

LES MÊMES, MARIE DE MANCINI, LE CHEVALIER DE LORRAINE, *l'épée à la main.*

MARIE, *riant aux éclats.*

Ah! ah! ah!

LE MARQUIS.

Monsieur de Lorraine, l'épée à la main!

LE CHEVALIER, *la remettant dans le fourreau.*

Que madame la marquise ne s'effraie pas, le sang n'en a point terni la lame... heureusement, car elle est fort jolie... elle n'a jamais coupé que des nœuds de rubans et des lacets de corsage... je m'en suis servi pour effrayer la canaille qui assiégeait notre carrosse.

MARIE.

Ah! ah! ah! c'est l'aventure la plus sotte... Un fauteuil, mon cher marquis... rien n'est plus fatigant que de rire debout... Imagine-toi, ma belle Julia, que nous revenions, Lorraine et moi, de Tivoli... notre carrosse n'était qu'à quelque distance de cette maison en ruine, qui a appartenu à je ne sais plus quel pauvre diable de peintre...

LE CHEVALIER.

Oui, cette masure qui est devenu le pendant de la statue de Pasquin, et sur laquelle le peuple écrit le nom de tous les maris trompés de la ville.

JULIA, *avec curiosité.*

La maison d'un peintre... mais d'où vient... ?

LE CHEVALIER.

Vous ne savez donc pas l'histoire de la belle Maria?... M. le marquis ne vous l'a pas racontée ?

LE MARQUIS, *vivement, et troublé.*

Mais, en vérité, j'ignore moi-même... (*Bas au Chevalier.*) Taisez-vous donc, chevalier!

LE CHEVALIER, *à part.*

Ah! sa femme ne sait rien... je m'en souviendrai...

LE MARQUIS.

Vous disiez donc, madame de Mancini? ..

MARIE.

Je disais qu'avant d'arriver à la maison de ce peintre, le chevalier, plus empressé que de coutume, me parlait avec une chaleur... un feu !...

LE CHEVALIER, *avec dépit.*

Vous exagérez toujours, duchesse.

MARIE.

Et non content de me parler avec cet abandon, il me prenait la main...

LE CHEVALIER, *avec le même dépit.*

De grâce, madame...

LE MARQUIS.

Heureux chevalier!

Digitized by Google

MARIE, *à Julia.*

Oh! c'est que, vois-tu, marquise, le chevalier est très-galant avec les dames... et il s'est montré si tendre aujourd'hui que je m'attends de sa part à quelque perfidie...

LE CHEVALIER.

Mais, duchesse, voilà bien une digression sans intérêt...

MARIE.

Jusque là tout allait à souhait, quand par un hasard singulier, et au même moment, on a vu passer dans son carosse mon mari, le connétable de Colonne, qui baisait tendrement la main de la marquise de Forli... Nous nous sommes salués avec courtoisie... le peuple s'est mis à rire, et moi, j'ai fait comme le peuple... puis comme nous avons failli, en riant, écraser un homme qui regardait, immobile comme un Dieu terme, la maison ouverte du peintre dont nous parlions tout-à-l'heure, le peuple nous a jeté des pierres, et nous avons été obligés de nous réfugier dans la cour de votre palais... Ah! ah! ah! ce pauvre peuple!...

JULIA.

Quoi! madame, ils vous ont reconnue!...

MARIE.

Sur-le-champ... Oh! c'est que je suis populaire... moi, vois-tu?... Croirais-tu que pas un de ces manans n'ignore que dans six mois j'ai dépensé pour quatre mille écus de rubans?... A propos, tu donnes une fête ce soir?... Nous aurons des abbés, des cardinaux qui danseront la tarentelle... J'ai déjà retenu le vieux cardinal, ton oncle...

LE MARQUIS.

Aurons-nous l'honneur de voir à notre fête votre sœur, Mme Hortense de Mancini?

LE CHEVALIER.

Avec M. de Gomberville, sans doute?... A moins que Mme Hortense ne l'ait mis sous clef en son oratoire, dans un accès de jalousie.

MARIE.

Tais-toi, tais-toi, chevalier... Ne raille pas Hortense... La jalousie est dangereuse chez les Mancini, et cela se gagne. (*A part, à Julia.*) Tiens, Julia, défie-toi de cette mauvaise tête... Entre nous, j'en suis folle, et je ne voudrais pas me brouiller avec toi pour si peu de chose...

JULIA, *offensée.*

Mais, madame...

MARIE, *bas.*

Oh! ne t'en défends pas... Il te fait la cour... Je le connais... Vois-tu, je t'aime à la rage; tu me plais... mais ne t'avise pas d'aller sur mes brisées... ne songe pas à me l'enlever... il lui en arriverait malheur!

JULIA, *de plus en plus blessée.*

Mais, madame la duchesse, en vérité...

MARIE, *bas.*

Oh! ne crains rien!... ils n'entendent pas... Ils causent déguisement, sans doute... Conduis-moi dans ton appartement... Nous jaserons à l'aise, et tu me montreras ton costume de bal.

JULIA.

Oui, madame.

MARIE, *au Marquis et au Chevalier.*

Messieurs, nous vous laissons... A bientôt... (*A Julia.*) Oui, ma chère, le chevalier...

Elles sortent en causant.

SCENE III.

LE CHEVALIER, LE MARQUIS.

LE CHEVALIER.

Avouez, marquis, que c'est une chose fâcheuse d'avoir eu des succès quand on ne veut plus en avoir... Voyez, j'ai failli vous compromettre sans le vouloir auprès de Mme la marquise; et cette aventure de Maria Romanelli, devenue courtisane, morte dans la honte et dans la misère...

LE MARQUIS, *avec humeur.*

Aventure qu'on m'attribue, je ne sais pourquoi...

LE CHEVALIER.

Ingrat!... vous reniez la perle, la fleur de l'Italie, un trésor d'esprit et de grâce, dont l'amour transportait au ciel...

LE MARQUIS.

Mais, chevalier, dans ce ciel dont vous parlez on a vu briller plus d'une étoile; et je ne sais pourquoi vous ne voulez y voir que la mienne.

LE CHEVALIER.

C'est qu'elle a été l'étoile polaire... celle qui a montré la route... Croyez-vous donc que j'ignore que, si la Romanelli s'est perdue, c'est à vous qu'en revient tout l'honneur?

LE MARQUIS.

Tenez, chevalier, de grâce, quittons ce sujet... vous me rappelez la seule action de ma vie que je voudrais oublier...

LE CHEVALIER.

Ah! ah! vous prenez cela trop au sérieux... A propos, cher marquis, j'ai une grâce à vous demander.

LE MARQUIS.

Je suis trop heureux, chevalier...

LE CHEVALIER.

Cédez-moi pour quelques jours votre villa de Tivoli... Une petite maison est maintenant pour vous un luxe inutile... et la vôtre est si élégante, si coquette!... puis sa proximité de Rome...

LE MARQUIS.

Elle est à votre disposition... voici mon cachet... cela suffira pour vous en ouvrir les portes.

LE CHEVALIER.

A merveille! je compte m'en servir cette nuit, après le bal... Je souperai dans le Salon des portraits.

LE MARQUIS.

En tête-à-tête?...

Digitized by Google

LE CHEVALIER.

Je l'espère.

LE MARQUIS.

Il serait indiscret de demander à qui je donnerai l'hospitalité?

LE CHEVALIER.

Je vous jure; ma parole d'honneur, que je n'en sais rien encore... j'attends le bal pour me décider... la nuit porte conseil. (*A part.*) Parbleu! si c'était avec sa femme!... le tour serait plaisant... J'en parlerai à Galeazzo... lui seul peut faire réussir une semblable entreprise... Précisément, le drôle loge ici en face... j'irai pendant le bal.

UN DOMESTIQUE, *entrant.*

Deux lettres pour monsieur le marquis.

Il les remet.

LE MARQUIS.

Donne. (*Lisant.*) «De l'ambassade française...» Et celle-ci?... Ah! de Galeazzo! (*Au Chevalier.*) Vous permettez, monsieur le chevalier?...

Il lit et devient soucieux.

LE CHEVALIER.

A votre aise.

Il va au-devant de Marie de Mancini et de Julia qui rentrent.

LE MARQUIS, *à part, finissant de lire.*

Ah! sérieusement, le chevalier en veut à ma femme!... Parbleu! nous verrons... voilà un post-scriptum. (*Il lit.*) «Romanelli doit être ce » soir de retour à Rome.» Eh! vraiment, que m'importe?

SCENE IV.

LES MÊMES, MARIE MANCINI, JULIA.

LE CHEVALIER, *à Julia.*

Eh bien! avez-vous arrêté votre déguisement? Vous auriez beau faire, marquise, je vous devinerais entre mille, quelle que fût l'épaisseur de votre masque.

JULIA.

Ne me défiez pas, chevalier; les yeux sont faciles à tromper.

LE CHEVALIER.

Les yeux, peut-être, mais le cœur... c'est un guide qui ne s'égare jamais.

MARIE, *avec dépit, à part.*

Je ferai bien de surveiller le chevalier, il perd la tête... (*Haut.*) Regardez donc comme le front du marquis s'est rembruni.

LE CHEVALIER.

Quelque fâcheuse nouvelle?...

LE MARQUIS.

Nous aurons ce soir un danseur de moins au bal : la nuit passée, on a frappé d'un coup d'épée au cœur M. de Gomberville.

TOUS.

De Gomberville!

LE MARQUIS.

Eh, mon Dieu! oui, assassiné!

JULIA.

Quelque affaire d'honneur, sans doute?

LE MARQUIS, *avec intention.*

Peut-être quelque mari jaloux.

LE CHEVALIER.

Dites plutôt Hortense de Mancini. J'avais bien dit à Gomberville qu'il rentrait toujours trop tard, qu'Hortense était obligée de l'attendre, et qu'il lui en arriverait malheur.

MARIE, *à part.*

Je crois que le chevalier profitera de la leçon.

LE CHEVALIER.

Pauvre Gomberville! C'était le roi des beaux danseurs!

JULIA.

Voilà son oraison funèbre!

MARIE.

Vous devenez soucieux, chevalier.

LE CHEVALIER.

Bah! pourquoi nous attrister? ce pauvre ami en reviendrait-il à la vie? (*A Marie.*) Votre bras, madame; vous avez une toilette de Paris d'un goût merveilleux; il vous faut une heure pour l'ajuster... Le contact de la canaille a froissé mon col et sali les rosettes de mes souliers. Il est temps de partir... pour revenir plus tôt, marquise... Au revoir, marquis!

MARIE, *riant.*

Chevalier, je pourrais peut-être vous faire donner quelques petits coups de poignard, le soir, au détour d'une rue... quelques égratignures, rien de plus... mais un coup d'épée au cœur, oh! franchement, je ne vous aime pas assez pour cela... A ce soir, ma belle marquise!

Elle sort avec le Chevalier.

SCENE V.

LE MARQUIS, JULIA.

LE MARQUIS.

Enfin, ils sont partis. Il me tardait d'être seul avec vous.

JULIA.

Vous êtes aujourd'hui d'une amabilité qui ne vous est pas ordinaire.

LE MARQUIS.

J'ai bien peur, madame, que vous ne gardiez pas long-temps une opinion aussi agréable pour moi.

JULIA.

A coup sûr, ce serait votre faute... Mais qui me forcerait à ce changement?

LE MARQUIS.

Julia, vous m'avez dit que le chevalier vous était plutôt un sujet d'ennui que de plaisir... eh bien, donnez-m'en la preuve.

Digitized by Google

JULIA.

Mais précisément parce que je vous l'ai dit, une preuve serait superflue.

LE MARQUIS.

Vous avez raison... Aussi est-ce une prière que je vous adresse. Renoncez à paraître au bal que nous donnons cette nuit.

JULIA.

Que je renonce au bal!... Mais vous n'y pensez pas, monsieur? Vous n'en avez pas donné depuis si long-temps!... Celui-ci sera le plus brillant de tout le carnaval... et puis mon costume est prêt, et il me sied à ravir!

LE MARQUIS.

Porter un costume qui vous sied à ravir (et ce n'est pas difficile), c'est une grande joie, madame, j'en conviens, mais il me semble que, si votre mari vous conjure de ne pas aller à ce bal, vous devriez avoir quelque souci de vous rendre à sa prière.

JULIA.

Mais si je vous réponds, monsieur, que le désir seul de voir le bal, et nulle autre cause, me fait résister à vos instances, il me semble que vous devriez cesser une demande que rien ne justifie, que rien ne motive... Et d'ailleurs, que dirait-on de mon absence? Elle serait remarquée, interprétée; on fera mille absurdes suppositions, mille ridicules commentaires: je les entends déjà... le chevalier lui-même croira que je suis une femme malheureuse que tourmente un mari jaloux... Il est présomptueux, plein de vanité, et il se persuadera facilement que si vous me persécutez, c'est que je l'aime.

LE MARQUIS.

Aussi ai-je déjà réfléchi à tout cela... Vous irez ce soir chez votre oncle le cardinal. Votre première caméristé, qui est à peu près de votre taille, a une tournure charmante... pardieu! le chevalier en sait quelque chose... elle a appartenu autrefois à Mme de Mancini qui en était jalouse... Rosita prendra donc votre costume; vous lui ordonnerez de garder son masque, et vous ne lui défendrez pas de se laisser enlever par le chevalier. Elle ne demandera pas mieux, je vous le proteste. Il la conduira sans doute à ma villa de Tivoli... J'y serai le matin avec une douzaine de seigneurs bavards; Marie de Mancini y sera peut-être avec nous, et nous rirons de ce pauvre chevalier, de sa facile victoire, de sa confusion, et de Marie de Mancini, qui, pour la première fois de sa vie peut-être, ne rira pas!

JULIA.

Tout cela est fort bien imaginé et fort récréatif pour vous; mais cela ne me plaît pas; car, encore une fois, je ne vois rien qui justifie une pareille mystification, surtout lorsqu'elle a lieu à mes dépens.

LE MARQUIS.

Votre insistance, Julia...

JULIA.

Et puis, je ne sais à quel propos vous voulez ainsi me contrarier... Tout-à-l'heure, parce que le chevalier de Lorraine avait hier ramassé mon éventail au théâtre, vous m'avez cherché querelle et vous aviez raison! (*Riant.*) Ramasser l'éventail d'une dame, certes, c'est très-menaçant pour le mari, c'est le signe d'un danger capital!... mais à présent, vous n'avez pas même l'ombre d'un prétexte pour me priver d'une soirée qui semblait me promettre quelque plaisir. En vérité, monsieur le marquis, vos prétentions, je devrais dire vos caprices, sont bien extraordinaires et bien étranges...

LE MARQUIS.

Vous me demandez un prétexte, Julia?... Eh bien! tenez, lisez cette lettre... elle m'est envoyée par une personne en qui j'ai toute confiance; car elle n'a pas intérêt à me tromper. Lisez, je vous fais juge... Moi, je vais répondre à l'ambassadeur de France, au sujet de l'assassinat de Gomberville. (*Il s'assied.*) Hortense de Mancini, j'espère, ne voudra pas qu'on donne suite à cette affaire.

Il écrit.

JULIA, *lisant.*

« Je préviens votre seigneurie que le chevalier » Lorraine est décidé à employer tous les moyens » pour obtenir de Mme la marquise de Monti ce » qu'elle lui refuse obstinément. Il compte sur- » tout sur le bal que vous donnez ce soir... » L'insolent! (*Continuant de lire.*) « Votre excel- » lence fera bien de se tenir sur ses gardes. Le » très-humble et très-obéissant serviteur de votre » seigneurie, GALEAZZO. » *Post-scriptum.* Ah! il y a un post-scriptum! (*Lisant avec agitation.*) « Je préviens encore votre seigneurie que Roma- » nelli doit être ce soir même de retour à Rome... » Un de mes amis l'a rencontré à Florence, il y » a deux jours. » (*A part dans le plus grand trouble.*) Romanelli! Romanelli! Ah! mon Dieu!

LE MARQUIS, *qui a fini d'écrire.*

Eh bien, que dites-vous, madame, des prétentions du chevalier? ne les trouvez-vous pas encore plus étranges que les miennes?

JULIA, *essayant de maîtriser son émotion.*

Sans doute... Et je suis troublée de tant d'insolence... Mais je vois au bas de cette lettre quelques mots relatifs au retour d'un nommé Romanelli... (*Avec hésitation.*) Quel est ce Romanelli?

LE MARQUIS, *à part.*

Il est décidé que j'entendrai répéter ce nom cent fois aujourd'hui. (*Haut.*) Romanelli, je ne sais...

JULIA, *de plus en plus troublée.*

Cependant cette lettre semblerait faire croire...

LE MARQUIS.

Eh bien, Julia, ce Romanelli, si j'ai bonne mémoire, a quitté Rome il y a trois ans environ.

JULIA, *à part.*

Oh! mon Dieu!

LE MARQUIS.

Autant que je puis m'en souvenir... il était peintre.

Digitized by Google

JULIA, *à part, hors d'elle.*

C'est lui!... (*Haut.*) Mais quelle raison pouvez-vous avoir de vous intéresser à son retour?

LE MARQUIS, *avec impatience.*

C'est qu'on me l'a dépeint, madame, comme un homme dangereux... un homme à surveiller et à craindre.

JULIA, *à part.*

Oh! comme le cœur me bat!

LE MARQUIS.

Mais revenons, madame, à ce qui m'intéresse si vivement. Eh bien, ai-je eu tort de vous prendre pour juge? Renoncez-vous à ce bal?

JULIA.

A ce bal?... Ah! monsieur, j'y renonce... et de grand cœur! (*A part.*) Que m'importe le bal maintenant?

LE MARQUIS.

Julia, votre réponse me remplit de joie... non que je sois jaloux... mais parce que je vois que vous m'aimez plus que vous ne voulez le laisser paraître... C'est le dernier sacrifice que je vous demanderai, je vous le jure... Je cours donner des ordres... Andrea, mon cocher, vous conduira, et mon intendant vous accompagnera à cheval chez le cardinal votre oncle... Demain j'irai vous prendre. Adieu! Vous êtes adorable!

Il lui baise la main.

JULIA, *à part, plongée dans la rêverie.*

Romanelli! Romanelli!

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIEME.

Une salle où des meubles, des vases, des armes de prix sont confusément entassés. Les murailles sont tapissées d'épées et de tromblons. Porte au fond, une fenêtre qui laisse voir le palais du marquis de Monti splendidement illuminé pour la fête. A droite, une porte communiquant à un cabinet. A gauche, une draperie masquant une porte secrète. Des fauteuils, une table, un buffet chargé de gobelets et de vaisselle d'or et d'argent.

SCENE PREMIERE.

GALEAZZO, *à la porte du fond, parlant à quelqu'un qui sort. Il est richement vêtu et porte une longue épée.*

Dites à Mme la duchesse Hortense de Mancini que je suis le plus humble et le plus dévoué de ses serviteurs... Qu'est cela?... une chaîne d'or que l'intendant de Mme la duchesse a laissée par distraction sur ce meuble avec cette bourse de cinq cents sequins... C'est une attention délicate. La chaîne n'était pas dans le marché. (*Il se la passe au cou.*) Ma foi, la fête est belle chez mon voisin le marquis... Bien, très-bien!... Pourvu que Romanelli ne vienne pas se jeter au travers de tant de plaisirs... Il est vrai que le marquis, lors de sa visite à l'atelier, portait le chapeau, la cape espagnole et le col à la wallonne... mais Romanelli est un diable... et s'il veut savoir qui a causé le déshonneur de sa femme, sa mort et celle de son pauvre enfant... Eh! mais vraiment, à quoi vais-je penser? que m'importe tout cela?... Le proverbe dit: Ce qui sera, sera. (*Jetant les yeux autour de lui.*) Il faut convenir que les affaires ne vont pas mal... Meubles rares, armes de prix, riches présens, objets d'art (car on connaît mon ancienne profession), la noblesse me comble. Aussi, espion et spadassin! deux bons métiers!... J'ai pour cliens tous les marquis de Rome et nos dames du plus haut parage... Mais voyons ce que nous avons fait et ce qu'il nous reste à faire cette semaine. (*Il tire de sa poche un cahier et un crayon.*) Voyons. (*Il lit.*) « *Article* 5. Reçu cin» quante sequins et un vase d'argent ciselé par » Cellini... » (*S'interrompant.*) Un vrai chef-d'œuvre... « pour savoir à quelle heure de la soirée le » poète Marini est sorti de chez la marquise de » Malatesta. » Le poète n'a quitté la maison que le matin. Par conséquent, je n'ai rien à répondre: c'est un article à rayer, et je le raie. Seulement, nous garderons les sequins, par procédé, et le vase par amour de l'art. « *Article* 6. Reçu qua» rante ducats du premier valet de chambre du » cardinal Marius Rosario pour autant de coups de » bâton que je donnerai dans les huit jours à mon» sieur le premier chanteur du théâtre de la tour » di Nonna, qui n'a point partagé avec ledit va» let de chambre la bourse à lui envoyée par son » éminence. » D'aujourd'hui à dimanche nous avons trois jours; c'est tout le temps nécessaire. « *Article* 7. Reçu du premier chanteur de la Tour » di Nonna la commission de donner trente coups » de bâton à monsieur le premier valet de cham» bre de son éminence, pour avoir retenu la moi» tié de la bourse envoyée audit chanteur par mon» seigneur le cardinal. » Quinze écus d'or sont payés d'avance; les quinze autres sont payables après l'exécution. « *Article* 8. Promis à Galeazzo » cinq cents sequins pour un coup de poignard » que recevra M. de Gomberville, gentilhomme » français. » C'est ce que j'ai fait de mieux cette semaine. Je viens de recevoir la somme avec les intérêts. (*Il montre la chaîne.*) Mme la duchesse de Mancini fait bien les choses. Acquitté. « *Ar-*

Digitized by Google

» *ticle* 9... » (*On frappe à la porte.*) On frappe! c'est sans doute le chevalier de Lorraine qui m'a fait annoncer sa visite pour me parler de ses nouvelles amours. (*Il va ouvrir; avec étonnement.*) Mme Marie de Mancini!...

SCENE II.

MARIE DE MANCINI, GALEAZZO.

MARIE.

Êtes-vous seul, maître Galeazzo?

GALEAZZO.

Aussi seul que vous pourrez le désirer. (*A part.*) Et le chevalier qui va venir!...

MARIE.

Vous êtes brave?

GALEAZZO.

Quand on a beaucoup de prudence, il est aisé d'avoir un peu de courage. Au surplus, madame la duchesse m'a déjà mis à l'épreuve.

MARIE.

Vous êtes discret?

GALEAZZO.

Comme c'est mon intérêt, je prie madame la duchesse de n'en pas douter. Mais votre seigneurie est peut-être fatiguée... Daignerait-elle s'asseoir? (*Il avance un fauteuil, à part.*) Pourvu que le chevalier n'arrive pas!

MARIE.

Je sors du palais du marquis de Monti... J'ai profité du tumulte du bal... D'ailleurs j'ai peu de chose à vous dire.

GALEAZZO.

Tant pis. (*A part.*) Tant mieux!

MARIE.

Vous connaissez la marquise de Monti?

GALEAZZO.

J'ai cet honneur.

MARIE.

Eh bien, écoutez : M. de Lorraine est amoureux de la femme du marquis... Cela me déplaît; je ne veux pas qu'il en soit ainsi... (*Elle pose par distraction son éventail sur la table.*) Si donc le chevalier rencontre *par hasard* la marquise au théâtre; si *par hasard* il lui rend visite en l'absence du marquis... je vous ordonne... (*On entend frapper à la porte au fond.*) Quelqu'un!

GALEAZZO.

Interrompre ainsi votre seigneurie! quelle indiscrétion! (*A part.*) C'est le chevalier, j'en suis sûr! Comment faire?... (*Haut.*) Mais je vous conjure de continuer, et de ne pas faire attention...

On frappe plus fort.

LE CHEVALIER, *en dehors et secouant la porte.*

Eh! ouvre donc!

MARIE.

Ah! mon Dieu, c'est la voix du chevalier!

GALEAZZO.

N'importe... je n'ouvrirai pas...

MARIE.

Non... votre porte ne pourrait résister.,. (*Cherchant autour d'elle.*) Ah!... cette chambre... Ouvrez, moi, j'entre ici... mais ne me faites pas attendre...

GALEAZZO.

Comme il plaira à votre seigneurie.

LE CHEVALIER, *en dehors.*

Ouvriras-tu, enfin?

GALEAZZO.

On y va... on y va... (*A part.*) Cela finira mal, je le parie.

Elle entre dans la chambre à droite, et oublie sur la table son éventail.

SCENE III.

LE CHEVALIER, GALEAZZO, MARIE MANCINI, *dans le cabinet.*

LE CHEVALIER, *entrant.*

Ah!... manant! me laisser une heure dans ton antichambre!... puis je rentrerai au bal enroué et les cheveux défrisés par l'humidité de la nuit... Si je parle d'amour, on croira que je prêche...

GALEAZZO.

Que Dieu me préserve d'être la cause d'un si grand malheur... (*à part*) pour les assistans!... (*Haut.*) Je vois avec peine que monsieur le chevalier est de mauvaise humeur ce soir...

LE CHEVALIER.

Moi! de mauvaise humeur?... Je suis le plus heureux des hommes!... Je ne donnerais pas ma soirée pour le meilleur tableau du Corrège... Donne-moi un verre de Xérès. (*Il s'assied, Galeazzo lui donne à boire.*) Je sors de chez le marquis... Je quitte son adorable femme!

GALEAZZO, *à part.*

Et Mme de Mancini qui écoute!...

LE CHEVALIER.

Vois-tu, je raffole de la marquise!

GALEAZZO.

Ah! ah!

MARIE, *entr'ouvrant la porte de la chambre.*

Le perfide!

LE CHEVALIER.

Et je venais te dire que j'espérais avoir besoin de toi... car le pauvre mari est jaloux... jaloux! Il devine... et c'est un plaisir de plus.

MARIE, *dans le cabinet.*

J'étouffe de colère!

LE CHEVALIER.

Oui... d'un moment à l'autre... peut-être cette nuit... tu peux m'être nécessaire, soit comme conseiller...

GALEAZZO.

Monseigneur me flatte...

LE CHEVALIER.

Soit comme espion...

Digitized by Google

GALEAZZO.

Monseigneur m'honore!

LE CHEVALIER.

Soit enfin comme homme d'action... Oh! cette emme est adorable!... C'est une taille, un sourire, un teint!... et avec cela, une grâce, un esprit!... Vois-tu, je l'aime! C'est une passion... une frénésie... un délire!

MARIE, *dans le cabinet.*

Le traître!

GALEAZZO, *à part.*

Le voilà bien... (*Haut.*) Je prendrai la liberté de faire observer à monsieur le chevalier...

LE CHEVALIER.

Je n'écoute plus rien... ni conseils, ni remontrances... J'ai la tête en feu. (*Il continue de s'éventer, — reconnaissant tout-à-coup l'éventail. A part.*) Ah! mon Dieu!... l'éventail de Marie Mancini!... les armes de Colonne!... Elle est ici... je suis perdu.

GALEAZZO.

Ainsi, monsieur le chevalier...

LE CHEVALIER, *élevant la voix.*

Ainsi donc, je te le répète, il y a une intrigue d'amour entre Mme de Mancini et le marquis de Monti.

GALEAZZO, *étonné.*

Hein!... Vous dites?...

LE CHEVALIER, *haussant toujours le ton.*

J'en suis certain... J'en ai les preuves.

GALEAZZO.

Mais, monsieur...

LE CHEVALIER, *de même.*

On ne trompe pas un amour tel que le mien... J'ai surpris des regards, des intelligences... C'est que, vois-tu, j'ai un cœur qui brûle et qui devine tout...

GALEAZZO.

Permettez...

LE CHEVALIER.

Ainsi je viens t'ordonner de les surveiller.

GALEAZZO.

J'obéirai, monsieur le chevalier...

LE CHEVALIER.

Tu me rendras compte de toutes leurs actions, de toutes leurs démarches...

GALEAZZO.

Je vous le promets.

LE CHEVALIER, *s'échauffant de plus en plus.*

Et si mes soupçons sont fondés!... Ah! qu'il y prenne garde, votre marquis romain!...

GALEAZZO.

Ne vous emportez pas!...

LE CHEVALIER.

Non... par la mule du saint-père, il m'en fera raison!

SCENE IV.

LES MÊMES, MARIE MANCINI, *sortant du cabinet.*

LE CHEVALIER, *à part.*

Je suis pris.

MARIE, *riant aux éclats.*

Ah! ah! ah! ce pauvre chevalier!... Je n'y tiens plus... je suffoque!

LE CHEVALIER, *riant aussi.*

Ah! ah! ah! ah! C'est très-plaisant!

MARIE.

Non, je ne m'attendais pas à une preuve d'amour si touchante... (*Elle rit.*) Je ne savais pas être aimée avec cette passion... ce délire... cette frénésie...

Elle rit plus fort.

LE CHEVALIER, *à part.*

Je suis berné!

MARIE.

Je m'en doutais si peu... que je venais prier ce drôle de vous surveiller...

LE CHEVALIER.

Quelle folie!

MARIE.

De me rendre compte de vos démarches auprès de la belle marquise...

LE CHEVALIER.

Quelle injustice!...

MARIE.

Tandis que vous, plein d'amour et de jalousie, vous veniez de votre côté...

LE CHEVALIER.

Faire surveiller le marquis...

MARIE.

Et tous deux ensemble...

LE CHEVALIER.

A la même heure...

MARIE.

Au même instant...

TOUS DEUX, *éclatant de rire.*

Ah! ah! ah!

GALEAZZO, *à part.*

Décidément, ils sont fous!

LE CHEVALIER.

Voulez-vous accepter mon bras, belle dame, pour rentrer au bal?

MARIE.

Très-volontiers... maintenant que je suis sûre d'être adorée, me voilà tranquille... (*Bas à Galeazzo.*) Songe à ne pas le perdre de vue.

LE CHEVALIER.

Aimé de vous, je n'en serai que plus fidèle... (*Bas à Galeazzo.*) Songe à me servir... sois prêt au premier signal... (*Haut.*) Venez-vous, Duchesse?

MARIE.

A vos ordres.

GALEAZZO, *au Chevalier, qui a déjà ouvert la porte du fond.*

Permettez... je vais reconduire vos seigneuries

Digitized by Google

par cet escalier dérobé, vous serez plus près du palais Monti.

Il sort avec eux par la porte secrète à gauche.

SCENE V.

ROMANELLI, *entrant par le fond.*

Personne... et la porte ouverte!... c'est pourtant bien la maison que l'on m'a indiquée... c'est bien là que demeure Galeazzo... Attendons...

Il jette son manteau, et s'assied pensif, le front dans sa main.

SCENE VI.

ROMANELLI, GALEAZZO.

GALEAZZO, *rentrant par la porte secrète.*

Romanelli! (*Il veut se jeter dans ses bras, Romanelli le repousse.*) Maître, quel accueil sévère!

ROMANELLI.

J'ai peu de temps, et je veux apprendre de toi des choses que tu connais seul.

GALEAZZO.

Tiens, si tu m'en crois, nous enverrons le passé à tous les diables!... Veux-tu que deux amis qui se retrouvent après trois ans de séparation se mettent à discourir sur le passé, comme un confesseur et un mourant?... non, non... quand on se retrouve, c'est pour se serrer la main, c'est pour rire, c'est pour boire... A demain les affaires sérieuses!... De quel vin veux-tu goûter?

ROMANELLI.

Non, je ne puis... Remettre à demain est impossible... il est des choses qui ne peuvent rester sur le cœur, elles le brûlent!

GALEAZZO, *prenant sur le buffet un gobelet et un flacon.*

C'est pour cela qu'il faut boire.

ROMANELLI.

Laisse, te dis-je.

GALEAZZO.

C'est dommage... Aujourd'hui, je suis tout à la joie de te revoir, je ne me soucie pas du reste... Voyons, de quel pays nous arrives-tu?

ROMANELLI, *lui donnant un écrit.*

Galeazzo, lis cette lettre!

GALEAZZO.

Allons, puisque tu le veux... Asseyons-nous à cette table, nous serons plus à l'aise. (*Ils s'asseyent aux deux côtés de la table; Galeazzo lit.*) « Ce 17 octobre 1657 » il y a plus de deux ans de cela... (*Lisant.*) « Avant de paraître devant Dieu, » moi, Maria Romanelli, j'ai écrit ces lignes pour » qu'elles soient remises à mon seigneur et maître » Romanelli, actuellement en France... J'ai man- » qué à mes devoirs d'épouse et de mère... je lui » en demande pardon au nom de mes misères et » de mes souffrances... Je n'en puis dire plus... »

ROMANELLI.

Achève.

GALEAZZO, *reprenant.*

« Je n'en puis dire plus... » C'est tout!

ROMANELLI, *avec colère.*

Il y a quelque chose encore.

GALEAZZO, *continuant de lire.*

« Galeazzo sait le reste... » signé Maria.

ROMANELLI.

Eh bien, comprends-tu maintenant pourquoi je suis à Rome?

GALEAZZO.

Pour quelque folie.

ROMANELLI.

Oh! depuis deux ans, j'ai lutté contre tous les dangers, contre tous les obstacles, pour arriver dans cette ville; mais la guerre était partout... j'ai été retenu prisonnier en France, prisonnier en Allemagne, prisonnier en entrant sur le sol d'Italie... j'ai cru que je n'arriverais jamais! Enfin, me voilà, nous sommes face à face... Tu dois avoir bien des choses à me dire, n'est-ce pas?

GALEAZZO.

Je t'en conjure, Romanelli, ne m'interroge pas; vivons du présent, et espérons dans l'avenir... mais nous occuper du passé, fi donc! c'est bon pour ceux à qui il ne reste pas un jour à vivre... Quoi! ta femme ne s'est pas conduite comme elle le devait... eh, mon Dieu! ne dirait-on pas que tu es le seul à qui semblable chose arrive!... Réfléchis un peu: tu es jeune; tu as du talent... tu aimais, quand tu nous as quittés, une jeune fille; elle t'aime peut-être encore... Tu peux être heureux comme tout le monde, comme moi... Sois philosophe, et noie ton chagrin.

Il boit.

ROMANELLI.

Galeazzo, ce ne sont pas des avis que je te demande... Pour savoir ce que cette lettre ne me dit pas, j'emploierai même la violence, tu me connais?

GALEAZZO.

Tu le veux absolument?... tant pis pour toi... Mais là, dis-moi un peu... Est-ce que tu as oublié la nièce du cardinal?... hein!

ROMANELLI, *frappant du poing sur la table.*

Galeazzo!

GALEAZZO.

Tu le veux?... soit donc!

ROMANELLI.

Enfin!

GALEAZZO, *racontant.*

Tu sais que le jour où tu quittas Rome, un gentilhomme espagnol, avec le chapeau castillan et la plume verte, entra dans ton atelier pour acheter le portrait de ta femme... ta Madone, tu sais?... Eh bien! ce gentilhomme espagnol était un seigneur romain, un homme riche, puissant, rempli d'expérience, de ruse et d'habileté... il adorait ta femme... Elle résista long-temps, car elle t'aimait... Mais comme la pauvreté est mauvaise

Digitized by Google

conseillère, et que le seigneur romain avait pris ses mesures pour que personne, excepté lui, ne pût secourir ta femme... comme d'ailleurs elle ne recevait plus rien de France, à cause de ces guerres maudites... elle céda... Si ça t'ennuie?

ROMANELLI, *se contraignant.*

Continue.

GALEAZZO.

Le cavalier castillan, ou plutôt le seigneur romain, fut pendant près d'un an vivement épris de Maria... mais un jour, le castillan, ou le romain, devint amoureux de la femme d'un de ses intimes amis... et comme la nouveauté est la première qualité des femmes... Maria fut abandonnée!

ROMANELLI.

Achève.

GALEAZZO.

Ma foi, l'histoire se complique trop ici... et je n'ai pas assez de mémoire pour te la raconter.. Enfin, sur son lit de douleur, elle t'écrivit... et comme toute chose a une fin, elle mourut.. Voilà!

ROMANELLI, *avec rage.*

Morte!... Et mon enfant! mon enfant!...

GALEAZZO.

Ah! le pauvre petit!... tant que j'ai pu, maître, je l'ai secouru... Il venait quelquefois me demander à manger... Pauvre enfant! il avait froid, il avait faim... je le réchauffais, je lui donnais ce que je pouvais... Je n'avais pas encore fait fortune.

ROMANELLI, *pleurant.*

Mon enfant! mon enfant!

GALEAZZO.

Puis un jour, il ne revint plus... il s'était perdu sans doute dans un quartier éloigné... car un matin...

ROMANELLI.

Eh bien! un matin?

GALEAZZO.

On le trouva... mort de froid et tendant encore ses petites mains à la porte de Saint-Jean-de-Latran.

ROMANELLI, *sanglotant.*

Mon enfant! mon enfant!... mort aussi!... (*Se relevant tout-à-coup.*) Mais lui... lui... il vit?

GALEAZZO.

Qui? lui?... le Castillan... sans doute...

ROMANELLI.

Son nom?

GALEAZZO, *négligemment.*

Tu veux le tuer?

ROMANELLI.

Veux-tu que je lui pardonne?

GALEAZZO.

C'est ce que tu as de mieux à faire... Moi, vois-tu, je nie la vengeance... Les hommes croient se venger quelquefois; mais réellement, c'est une illusion : ils ne se vengent jamais. Je le sais, moi : la vengeance, c'est ma spécialité; je vis de la vengeance... c'est mon revenu, ma richesse! Crois-moi, sois miséricordieux, notre sainte mère l'Église te l'ordonne; et moi, Galeazzo, dont la profession la plus honnête est celle de spadassin, je te le conseille : dans ton propre intérêt, pardonne!

ROMANELLI.

Oh! tu ne sais donc pas qu'aux portes de Rome, je suis entré dans le couvent des Camaldules, où tu as déposé le portrait de ma femme... j'ai voulu le voir... le tableau n'y était plus... j'ai demandé ce qu'il était devenu... sais-tu ce que l'on m'a répondu?... que ce tableau avait été volé pendant une nuit.

GALEAZZO, *à part.*

J'en sais quelque chose.

ROMANELLI.

Comme si on volait une Madone en Italie!... Ah! l'on n'a pas voulu me dire que c'était une profanation, en regardant cette sainte image, de reconnaître Maria Romanelli! Et tu veux que je lui pardonne!... Tu ne sais donc pas qu'on me montre au doigt dans les rues?... que j'entends rire derrière moi quand je passe? Sais-tu comment j'ai trouvé ma maison ce matin? ma maison si chaste, si sainte?... la demeure de mon père et de ma mère?... Elle était ouverte à tous les vents, et sur les murs, sur la porte, se traînaient d'ignobles épigrammes!... Ici le poète disait : « On peut compter les étoiles du ciel... mais les amans de la Romanelli!... » Là le poète disait encore : « Les portraits de la Romanelli sont rares; mais l'original!... » Infamie! infamie!... elle!... ma femme!... (*Il pleure.*) Et tu veux que je lui pardonne!

GALEAZZO.

Elle était seule, pauvre, abandonnée...

ROMANELLI.

Ah! ce n'est pas d'elle que je parle!... Je ne lui en veux pas, à elle!... Je suis coupable, moi aussi!... mais ce noble... ce grand seigneur romain!... s'il l'avait laissée mourir de faim, j'aurais pu lui pardonner... mais venir tenter une femme quand la misère l'assiége!... faire l'aumône à son enfant et lui en demander le prix!... Non, non... point de pardon!... Est-il une vengeance pour un tel opprobre? Tout son sang ne suffira pas pour effacer son crime!... Le nom, le nom de cet homme?

GALEAZZO.

On ne peut te parler... tu déraisonnes!

ROMANELLI, *saisissant Galeazzo avec violence.*

Le nom de cet homme... si tu ne veux mourir pour lui!

GALEAZZO.

Ah! au fait, je ne suis pas payé pour ça... j'ai fait ce que j'ai pu... Ce cavalier castillan... c'était... le marquis de Monti.

ROMANELLI, *avec joie.*

Le marquis de Monti!... ah!... bien!... Il demeure à Rome?

Digitized by Google

GALEAZZO, *avec indifférence.*

A Rome, et il est intendant de la police... rien que ça !

ROMANELLI.

Où est son palais?

GALEAZZO.

Je vais te le montrer d'ici... (*Il le conduit au fond du théâtre.*) Tu vois ce palais dont les croisées flamboient... c'est là qu'il demeure... Tiens, entends-tu d'ici le bruit des instrumens et les clameurs de la fête?... (*On entend les sons d'une musique joyeuse.*) On rit, on danse, on joue chez le noble marquis... Les invités se réjouissent d'une parole, d'un regard, d'un sourire de cet hôte magnifique... Sais-tu qu'au milieu de ces murmures de la joie et de ces soupirs de l'amour, le cri aigu d'un homme frappé d'un poignard dans la poitrine produirait un contraste miraculeux?... qu'en penses-tu?

ROMANELLI.

Adieu!... chacune de ses joies est autant de perdu pour ma vengeance.

Il va pour sortir.

GALEAZZO, *le retenant.*

Qui te presse?... la fête n'est pas encore arrivée au plus haut point d'ivresse et d'exaltation... Il n'est pas minuit .. (*Il le ramène avec ironie.*) Tu as donc trouvé ta vengeance?... je t'en félicite... Il est vrai que, le marquis porté tout sanglant sur son lit, toi, tu seras jeté en prison... *Romanelli fait un geste de dédain.*) Il est vrai que le marquis a beaucoup d'amis, parce qu'il est riche et qu'il sera regretté par eux, tandis que toi, tu seras méprisé par tout le monde... Il est vrai qu'on pleurera à ses funérailles, et qu'on rira en te voyant danser, pour servir d'exemple, au bout d'une corde... Il est vrai qu'il passera pour un ami à l'épreuve, un parent dévoué, un noble généreux envers le peuple, un protecteur éclairé et magnifique de tous les artistes, et toi peut-être pour un voleur, pour un coupe-jarret, payé par un lâche... (*Romanelli se laisse tomber accablé sur un siége.*) Tout bien considéré, si tu appelles cela te venger, tu n'es pas difficile !

ROMANELLI, *avec rage.*

Ah !

GALEAZZO.

Écoute, Romanelli! reviens à la raison... vois-tu, dire : « Monsieur a pris ma femme; donc je tue monsieur » m'a toujours semblé une extravagance.

Pause.

ROMANELLI, *se levant.*

Le marquis est-il marié ?

GALEAZZO.

Avec une femme charmante.

ROMANELLI, *avec joie.*

Et qu'il aime ?

GALEAZZO.

J'entends : la peine du talion ! Quoique l'idée ne soit pas nouvelle, elle est assez bonne... mais permets-moi de te rappeler que tu n'aimais pas seulement ta femme dans ce monde, et que cette vengeance ne convient guère à un homme qui a, comme toi, dans le cœur une passion chaste et profonde!... Au reste, l'idée n'est pas moins logique.... Cependant, pour la mettre à exécution, il faudrait te faire aimer de la marquise, en faire ta maîtresse... or, il est douteux que tu sois assez heureux pour cela... Peut-être te glisseras-tu la nuit dans son appartement et emploieras-tu la violence?... c'est un moyen excellent, faute d'un meilleur... Mais alors le déshonneur du marquis sera sans témoins, sans preuves... par conséquent, je ne crois pas que le marquis soit déshonoré... Tu auras soin peut-être qu'il soit informé de l'aventure? C'est bien... mais alors il enverra une demi-douzaine de ses estafiers qui te fustigeront en plein jour au milieu de la place publique; ensuite ils te laisseront aux mains de la canaille qui te trouvera si ridicule qu'elle te jettera des pierres et de la boue... Tu ne pourras pas prouver ton bonheur... Qui donc voudra te croire sur parole?... Et si tu as des preuves, tu seras enfoui, comme autrefois le Tasse, dans quelque hôpital d'aliénés... Dis-moi, Romanelli, qui sera déshonoré, le marquis ou toi?... qui sera vengé, toi ou le marquis ?

ROMANELLI, *avec désespoir.*

Le mépris sans la vengeance !

GALEAZZO, *à part.*

Je crois qu'il commence à entendre raison !

LE CHEVALIER, *en dehors.*

Galeazzo ! Galeazzo !

GALEAZZO.

La voix du chevalier... Cache-toi !... Tiens... sous cette draperie.

Romanelli se cache sous la draperie de la porte secrète.

SCENE VII.

LE CHEVALIER, GALEAZZO, ROMANELLI, *caché.*

LE CHEVALIER.

Vite... vite... Galeazzo ! Il n'y a pas un instant à perdre... Il y va de ma réputation, de mon honneur !

GALEAZZO.

Votre pourpoint ne serait-il point taillé à la dernière mode?

LE CHEVALIER.

Joué comme un enfant, moi ! joué par un amphytrion ! joué par un sot ! joué par un mari !

GALEAZZO.

C'est inouï.

LE CHEVALIER.

Figure-toi... je viens à la fête pour une femme, pour une seule femme!... je la devine sous son masque; je lui parle; je m'enivre de sa voix... je l'adore toute une soirée... j'éloigne les importuns... je trompe le mari... je la presse... elle cède...

Digitized by Google

GALEAZZO.

De quoi vous plaignez-vous?

LE CHEVALIER.

De quoi je me plains?... Cette femme, c'était une ancienne camériste de Marie de Mancini... j'allais l'enlever pour la seconde fois!

GALEAZZO.

C'est avoir du malheur!

LE CHEVALIER.

Le marquis m'a prêté pour cette nuit sa villa... Il croit que je vais y conduire Rosita, sans la reconnaître, et s'apprête à rire à mes dépens... mais je me vengerai! Ah! monsieur le marquis! monsieur le marquis!... Oui, je me vengerai! fussiez-vous le diable, et votre femme fût-elle un ange!... Écoute... j'ai forcé la camériste à me dire où était sa maîtresse, et j'ai appris que, dans quelques minutes, la marquise quitte le palais et part pour la villa de son oncle... son cocher m'est dévoué; il m'a appartenu...

GALEAZZO.

Oui; mais elle est sans doute accompagnée, comme d'habitude, par l'intendant de son mari.

LE CHEVALIER.

L'intendant!... Ah! damnation! Tiens... j'ai ruiné cette nuit trois évêques... Voilà leurs bourses pleines d'or... Trouve-moi un homme de bonne volonté!

GALEAZZO.

C'est impossible, monsieur le chevalier... vous auriez ruiné tous les cardinaux et tout le sacré collége, et vous me donneriez tous leurs ducats, que je refuserais! Je tremble déjà de savoir votre secret!... J'aimerais mieux enlever la maîtresse du premier cardinal... s'il en avait une, que la femme du marquis!

LE CHEVALIER.

Quoi! pas un homme pour attaquer au détour d'une rue un misérable majordome, prendre son manteau et son cheval, et conduire la marquise à la villa de son mari!

ROMANELLI, *à part, en soulevant la tapisserie.*

Que disent-ils?

LE CHEVALIER.

Qui donc me livrera la femme du marquis de Monti?

ROMANELLI, *paraissant.*

Moi!

LE CHEVALIER.

On nous écoutait... Qu'est cela?

GALEAZZO.

Un homme qui veut se faire pendre.

ROMANELLI.

Ne demandiez-vous pas un homme de bonne volonté? Le voilà!

LE CHEVALIER.

Qui es-tu?

ROMANELLI.

Que vous importe?

GALEAZZO.

Un artiste... un peintre... une tête folle...

LE CHEVALIER.

A la garde de Dieu!... autant lui qu'un autre! (*A Romanelli.*) Prends cet or.

ROMANELLI, *jetant la bourse à terre.*

Je vous donne la marquise, je ne la vends pas.

GALEAZZO, *ramassant la bourse, à part.*

Il ne faut rien laisser traîner.

LE CHEVALIER.

C'est faire le métier en amateur... Silence!... voilà minuit... la grille s'ouvre... le carrosse sort de la cour... Il est temps.

ROMANELLI, *qui a pris son manteau.*

Dans une heure j'aurai frappé au cœur le majordome et conduit la marquise à la villa de son mari!... Le nom du valet qui vous est dévoué?

LE CHEVALIER.

Andrea... avant de frapper, passe près de lui, et dis-lui à mi-voix: « France et Lorraine! » il comprendra.

ROMANELLI.

C'est bien.

LE CHEVALIER.

Mais qui me garantira ta promesse?

ROMANELLI.

Le souvenir de mon déshonneur.

LE CHEVALIER.

Ah! c'est de la vengeance!

GALEAZZO, *haussant les épaules.*

De la folie!...

LE CHEVALIER, *à part, regardant Romanelli.*

Un peintre... est-ce que ce serait?...

ROMANELLI, *bas à Galeazzo.*

Eh bien! qui sera vengé, le marquis ou moi? Qui sera déshonoré, moi ou le marquis?... Adieu!

Il sort précipitamment.

LE CHEVALIER.

Je cours lui donner mes dernières instructions... puis je rentre au bal... et pour mieux leur faire prendre le change, j'en sortirai avec Rosita... Au revoir, Galeazzo!

GALEAZZO.

Dieu vous garde, monsieur le chevalier!

Le chevalier sort.

SCENE VIII.

GALEAZZO, *seul.*

Ouf! comment tout cela va-t-il finir?... Dieu le sait, et puisqu'il le sait, j'aurais bien tort de m'en inquiéter... Et d'ailleurs n'ai-je pas des occupations pour cette nuit? (*Reprenant son cahier.*) Voyons donc... où en étais-je resté?... (*Lisant.*) « Article 9. Surveiller les tentatives de » M. de Lorraine, et en rendre compte à Mme de » Mancini. » Oh! oh! cela est impossible à présent... trahir un ami!... c'est dommage pourtant! c'était payé d'avance... Bah! nous garderons cela... pour les pauvres... Maintenant Dieu veille sur Romanelli!

Digitized by Google

ACTE QUATRIEME.

La scène est à la villa de Tivoli. Le théâtre représente un salon meublé et décoré avec luxe. Tout autour, des tableaux voilés. Les armes et le chiffre du marquis sur les panneaux. Une table sur laquelle sont des flacons et des verres. A droite, une porte communiquant à l'extérieur. A gauche, porte donnant sur un cabinet. Au fond une fenêtre ouverte. La pièce est brillamment éclairée.

SCENE PREMIERE.

JACOBUS, *seul, dormant sur un fauteuil, puis s'éveillant en sursaut.*

J'ai cru qu'on sonnait à la grille... Personne... je rêvais!... C'est étonnant, comme à la longue le bruit de cette cascade vous endort!...

Il referme les yeux.

SCENE II.

LE MÊME, GALEAZZO.

GALEAZZO, *entrant avec précaution et s'approchant doucement de Jacobus, et lui frappant sur l'épaule.*

Bonjour, maître Jacobus!...

JACOBUS, *se levant tout effrayé.*

Qui va là?... Comment! c'est vous, maître Galeazzo?

GALEAZZO.

Moi-même!

JACOBUS.

Et comment diable êtes-vous entré dans la villa?...

GALEAZZO.

Cela t'étonne... parce que tu as la clef de la grille dans ta poche!... Où en serais-je, bon Dieu! si je n'entrais que par les portes? N'avons-nous pas les fossés qu'on franchit, les murs qu'on escalade? Et puis, est-ce que je ne connais pas toutes les entrées secrètes, toutes les avenues dérobées du casino de monseigneur le marquis?... (*Regardant autour de lui.*) Eh bien, voilà, ce me semble, des préparatifs!... Nous avons fête cette nuit dans la villa?... fête dans le brillant salon des portraits?...

JACOBUS, *mystérieusement.*

Oui. M. le marquis m'a préveuu... un jeune seigneur qui doit se présenter avec son cachet!...

GALEAZZO, *à part.*

C'est cela!... (*Haut.*) Quelque jeune fou dont il protége les amours?

JACOBUS, *avec le même mystère.*

Précisément... M. le chevalier de Lorraine!... en compagnie d'une dame... Vous comprenez?...

GALEAZZO.

Parfaitement... Et M. le marquis ne doit pas venir?...

JACOBUS, *mystérieusement.*

Si fait, si fait... Il m'a annoncé son arrivée, mais seulement pour l'heure de l'*angelus*, avec plusieurs dames et seigneurs.

GALEAZZO, *à part.*

Mme de Mancini sans doute... Ils comptent se moquer du pauvre chevalier!...

JACOBUS.

Mais je m'amuse là à causer, tandis que je devrais être en bas près de la grille. Maître Galeazzo, ce n'est pas pour vous renvoyer... mais dès qu'on sonnera, vous ferez bien de repartir... Si vous ne voulez pas prendre le même chemin, j'ai là ma clef...

GALEAZZO.

C'est convenu. Va, mon garçon, sois tranquille, sois tranquille.

Jacobus sort.

SCENE III.

GALEAZZO, *seul; pendant ce monologue, il se verse de fréquentes rasades.*

Allons! tout conspire pour servir les projets de Romanelli... Si je tentais un dernier effort! si j'essayais de le détourner de son entreprise!... peine inutile!... Romanelli est une tête de fer, un cœur de bronze!... Et puis il ne fait pas bon de le conseiller!... Il faut en convenir, il a eu là une idée infernale... et bouffonne!... Je suis curieux de voir comment se dénouera l'aventure... Mais quel prétexte imaginer pour justifier ma présence dans la villa?... Bah! je dirai au marquis et à Mme la duchesse de Mancini que j'ai eu vent de l'affaire, et que je me mourais d'envie de voir la figure que ferait le chevalier de Lorraine, quand il serait surpris avec Rosita!... A ces mots, Mme la duchesse éclatera de rire... Je crois l'entendre! (*L'imitant.*) Ah! ah!ah! ah! ce fripon de Galeazzo!... M. le marquis rira aussi de son côté. Pauvre homme! il ne se doute pas que c'est lui qui me donnera la comédie!... Il me semble déjà

Digitized by Google

le voir avec ses grands yeux, sa mine effarée, sa bouche béante, quand il reconnaîtra... qui?... sa femme!... (*Éclatant de rire.*) Ouf! un marquis! c'est réjouissant!... Je ne donnerais pas ce quart d'heure-là... quand je devrais être nommé... cardinal!... Il est vrai que mon ami Romanelli sera pendu... Mais qu'est-ce que cela?... il sera vengé... et d'une façon si drôle... qu'en vérité, c'est pour rien!... Tout le monde voudrait être pendu à ce prix là!... Mais voyons, voyons cependant... réfléchissons! Romanelli a été mon bienfaiteur... j'ai été le complice de la perte de Maria, et quelquefois j'ai là un remords qui m'étouffe... Ensuite, si Romanelli est pendu, je pourrai bien passer pour l'avoir aidé dans sa vengeance, et par contre-coup... (*Il fait le geste de la bastonnade.*) Aussi, pour parer à tout événement, et en homme de précaution, j'ai amené avec moi Rosita, piquée au vif de l'abandon du chevalier, et qui ne serait pas fâchée de le mystifier à son tour... Elle m'attend dans le petit pavillon du jardin... Voyons... orientons-nous... (*Montrant la porte à gauche.*) Si je ne me trompe, il y a dans cette chambre une porte secrète qui conduit au pavillon... cela pourra me servir, et nous aviserons. (*On sonne à la grille.*) Diable! il est temps de déguerpir!... (*Allant à la porte de droite.*) Je me suis laissé couper la retraite... On vient par ici!... (*Allant à la fenêtre.*) Ah! cette fenêtre!... c'est plus prudent!... Par ces pointes de rocher, en me laissant glisser adroitement, je puis gagner le petit mur et rentrer dans la villa sans être vu... Bonne chance à Romanelli!

Il disparaît par la fenêtre.

SCENE IV.

ANDREA, JULIA.

ANDREA, *à la cantonnade.*

Voilà le cachet de M. le marquis... Vous pouvez vous retirer.

JULIA.

Me direz-vous enfin, Andrea, ce que cela signifie? M'expliquerez-vous pourquoi, au lieu d'être chez mon oncle le cardinal, je me trouve dans une maison que je ne connais pas?

ANDREA.

M. le marquis nous a ordonné de conduire madame ici... sans doute, il ne tardera pas à la rejoindre... Si madame la marquise avait quelques craintes, les armes et les chiffres de monseigneur qu'elle aperçoit au-dessus de ces portes les dissiperaient complètement.

JULIA.

C'est bien. (*A part.*) Je devine... une surprise; c'est sa villa de Tivoli. (*Haut.*) Mais où est donc l'intendant? il ne m'a pas dit un mot pendant tout le voyage; il ne m'a pas même aidé à mettre pied à terre lorsque je suis descendue de mon carosse.

ANDREA.

Madame, en descendant de cheval, il s'est approché de la fontaine qui est sur la terrasse... Je crois qu'il s'est blessé pendant la route.

JULIA.

Blessé!... Il faut vous en assurer... Mais je me sens fatiguée... j'ai besoin de repos. (*Montrant la porte à gauche.*) Je vais entrer dans cet appartement... Vous pouvez vous retirer.

Andrea sort.

SCENE V.

JULIA, *seule.*

Vous avez voulu me ménager une surprise, monsieur le marquis... Mais que m'importent aujourd'hui la richesse et l'élégance de votre villa? que m'importent ces tableaux voilés? que me fait toute votre galanterie?... Le marquis ne tardera pas à venir!... Ah! je voudrais qu'il ne vînt pas... je voudrais être seule... Personne!... (*Tirant une lettre de son sein.*) «Romanelli doit être ce soir de retour à Rome...» Depuis que j'ai lu cette lettre, que s'est-il donc passé dans mon cœur?... Oh! mon Dieu! je ne songe qu'à lui!... Je l'aime donc toujours!... Si je pouvais le revoir!... Oh! je le reverrai!... Se souviendra-t-il de moi? me reconnaîtra-t-il?... Il me semble que je n'ai guère changé... Mais lui! lui!... Oh! quoi qu'il lui soit arrivé... je sens là que je le reconnaîtrai... Si je pouvais le voir?... Romanelli! Romanelli!

Elle entre dans la chambre à gauche.

SCENE VI.

ROMANELLI, ANDREA.

ROMANELLI.

Où est ta maîtresse?

ANDREA, *montrant la porte à gauche.*

Elle vient d'entrer dans cette chambre pour s'y reposer.

ROMANELLI.

C'est bien... tu as compris... Monte à cheval... Tu rencontreras sans doute le chevalier de Lorraine sur la route, tu lui rendras le cachet du marquis, et tu lui diras qu'il peut venir... Ah!... (*Il va retirer la clef de la porte de droite et la remet à Andrea.*) Prends cette clef, ferme en sortant la porte à double tour et ne remets la clef qu'au chevalier... Va... hâte-toi!

Andréa sort et ferme la porte à double tour.

SCENE VII.

ROMANELLI, *seul.*

Maintenant, mon cher marquis, je vous défie de sauver votre honneur. (*Montrant la porte à*

Digitized by Google

gauche.) Je l'ai là... sous ma main; et par l'âme de Maria, il ne sortira pas d'ici sain et sauf... J'ai tout prévu: en cas de trahison, j'ai mon épée... Ah! monsieur le marquis... c'est en face des armes de votre famille que je veux déshonorer votre noblesse et vous rendre la risée de toute la ville de Rome... Ah! parbleu! nous allons blasonner votre écusson d'une étrange façon... La marquise est jeune, sans doute... Tant mieux! Maria était jeune aussi! Sans doute elle est belle... Maria aussi était belle! Peut-être elle est vertueuse; Tant mieux encore!... ma vengeance en sera plus complète... Oh! Maria! Maria! peut-être es-tu venue aussi en ce lieu, toi, jadis si chaste et si pure!... Pourquoi t'ai-je quittée?... Pourquoi ai-je cessé de t'aimer?... Oh! j'ai vainement combattu!... mais l'amour d'un autre... Et maintenant encore, dans ce moment terrible d'expiation et de vengeanee, ce souvenir me poursuit toujours... Julia! oh! qui donc pourra t'arracher de mon cœur?

Il s'assied pensif.

SCENE VIII.

ROMANELLI, JULIA.

JULIA, *sortant de la chambre à gauche.*

Je ne vois personne... mais que se passe-t-il donc ici?... (*Elle va à la porte de droite qu'elle essaie d'ouvrir.*) Cette porte est fermée!...

ROMANELLI, *se levant.*

Vous ne sortirez pas, madame.

JULIA, *se retournant vivement et reconnaissant Romanelli.*

Romanelli!

ROMANELLI, *la reconnaissant à son tour.*

Julia! (*Avec épouvante.*) Julia!... Vous ici! Mais qui donc êtes-vous?...

JULIA.

Ne le sais-tu pas?... la marquise de Monti!

ROMANELLI.

Ah! malheureux! la marquise de Monti!

JULIA.

Mais qu'avez-vous donc?...

ROMANELLI.

Mais tu ne sais donc pas?... Oh! non, non, mon Dieu!... elle doit ignorer cela!... Depuis mon départ, Julia, je n'avais reçu aucune nouvelle de Rome... Un jour j'appris que ma maison avait été souillée... que ma femme était déshonorée... que mon enfant, mon pauvre enfant, était mort abandonné par sa mère... Alors la vengeance m'a rappelé en Italie... A toute heure du jour, de la nuit, elle me criait: » Viens, Romanelli... viens! » Je suis venu... J'ai cherché le misérable qui s'était introduit chez moi sous un faux nom... je l'ai découvert enfin .. et cette nuit... dans cette maison... dans ce lieu même... (*Il s'arrête tout-à-coup et pleure.*) Oh! mon Dieu! mon Dieu!

JULIA.

Eh bien, Romanelli?

ROMANELLI.

Ton mari, c'est l'infâme, c'est le misérable complice de Maria!

JULIA.

Monti!

ROMANELLI.

Et je suis ici pour son châtiment, pour ma vengeance! Il a séduit ma femme; j'ai livré la sienne au chevalier de Lorraine!

JULIA, *épouvantée.*

Au chevalier!... toi!... Romanelli!... Mais c'est impossible!... mais je suis ici dans la maison de mon mari!

ROMANELLI.

Tu es ici dans un lieu de mystère et de trahison, que le marquis a prêté à un misérable comme lui!

JULIA.

O! mon Dieu! sauve-moi! sauve-moi!

ROMANELLI.

Oui... il faut te sauver, s'il en est temps encore!. . (*Courant à la porte de droite qu'il essaye d'ouvrir.*) Enfermés! enfermés! et par mon ordre!... (*A la fenêtre.*) Ah! les grilles s'ouvrent... Je vois entrer les valets du chevalier... Il est avec eux... Que faire? que faire? (*Tirant son épée.*) Je t'ai perdue!... Julia! Julia! pardonne-moi!

JULIA, *se pressant contre lui avec effroi.*

Romanelli!

ROMANELLI.

On vient... (*Ouvrant la porte à gauche.*) Entre dans cette chambre... j'en défendrai la porte!...

Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre. Julia entre dans la chambre à gauche.

SCENE IX.

LE CHEVALIER DE LORRAINE, ROMANELLI.

Romanelli est debout devant la porte de la chambre où est Julia, appuyé sur son épée nue.

LE CHEVALIER, *échauffé par le vin.*

Par Bacchus! le marquis nous a donné un bal divin!... cette petite Rosita était charmante!... Elle a failli me faire commettre une infraction à mes principes... Heureusement, quand j'ai dans la tête un peu de vin de Chypre, je deviens vertueux comme un vieux Romain... (*Voyant Romanelli.*) Ah! c'est toi! c'est bien, vigilant et armé! (*Riant.*) L'épée hors du fourreau!... Pardieu! tu es un homme de précaution... Eh bien, notre agaçante marquise (*montrant la chambre à gauche*), elle est là, n'est-ce pas? elle a deviné quel était l'audacieux?... En vérité, elle est adorable... et moi aussi!... ah! ah! ah! (*Tristement.*) Que l'homme est une bizarre créature! Maintenant qu'elle est en ma puissance, je me sens moitié moins amoureux... Faisons cependant l'inspection de ce pays conquis... Vraiment, tout cela est d'un luxe, d'une élégance!... (*Montrant la porte à*

Digitized by Google

gauche.) Là, notre belle qui m'attend; ici, une table, des flacons et des verres. (*Il se verse à boire.*) Du Syracuse, ma foi! (*il boit*) et du meilleur!... Sans doute, sous ces voiles, des peintures dans le style amoureux de l'Albane... Ah! c'est le fameux Salon des Portraits! C'est là que notre ami a réuni les chastes images de ses maîtresses... Eh! si je ne me trompe, nous sommes en pays de connaissance... (*Il découvre deux ou trois tableaux, et rit aux éclats.*) La marquise de Malatesta! la comtesse d'Amalfi!... salut! salut!... Mais il ne faut pas que la fiction nous fasse oublier la réalité... ma déesse s'impatiente, j'en suis sûr, et je vais...

ROMANELLI.

Monsieur le chevalier...

LE CHEVALIER.

Ah! tu es encore là!... tu peux te retirer; mes gens conduiront la marquise chez son oncle avant le point du jour.

ROMANELLI.

Monsieur le chevalier, un mot, s'il vous plaît.

LE CHEVALIER.

Que me veux-tu? sois bref!

ROMANELLI.

Vous êtes gentilhomme et chrétien?

LE CHEVALIER.

Chrétien, quelquefois; gentilhomme, toujours!

ROMANELLI.

User de violence envers une femme est indigne de l'un et de l'autre.

LE CHEVALIER.

Ah! ah!... Je crois, Dieu me pardonne, que tu prêches! En tout cas la réflexion te vient un peu tard.

ROMANELLI.

J'étais aveuglé par la vengeance.

LE CHEVALIER.

Et qui vous a dit, seigneur peintre, que la violence fût nécessaire? Les femmes n'attendent que l'occasion, et je l'ai fait naître.

ROMANELLI.

La marquise ne vous aime pas.

LE CHEVALIER.

Impertinent!... d'ailleurs, que t'importe? cela ne regarde que moi.

ROMANELLI.

Cela me regarde aussi. Monsieur le chevalier, je vous le répète, vous n'entrerez pas dans cette chambre.

LE CHEVALIER.

Comment! il ferait beau voir...

Il fait quelques pas.

ROMANELLI, *brandissant son épée.*

N'avancez pas, monsieur.

LE CHEVALIER.

Tacher de sang les mosaïques du marquis, quelle indignité! Écoute.

ROMANELLI.

Retirez-vous!

LE CHEVALIER.

Un mot.

ROMANELLI.

Malheur à vous!

LE CHEVALIER.

Souviens-toi de ton déshonneur!

ROMANELLI, *brandissant son épée avec rage.*

Chevalier de Lorraine, ne me tentez pas!

LE CHEVALIER.

C'est tout de bon? Tu es devenu fou, mon enfant, ou tu as trop bu de ce vin de Syracuse, et en vérité, il est si parfait que cela mérite indulgence. Écoute, je te donne trois minutes pour redevenir raisonnable, pour te souvenir du serment que tu m'as fait... Puis, si tu persistes, j'appelle mes gens, (*montrant la fenêtre*) et je te fais jeter dans ce torrent. Sois homme et réfléchis. (*Romanelli reprend sa place devant la porte, tenant toujours son épée nue. Le chevalier boit et s'approche des tableaux.*) Pardieu! le marquis pourra placer le portrait de sa femme dans sa collection, là, à côté de Fidolina, la courtisane... Quelle est donc cette toile? (*il tire un rideau et l'on voit le tableau qui a figuré au premier acte.*) Ah! par le ciel, je suis ébloui! Mais, pardieu, je la connais! si j'ai bonne mémoire, j'ai vu cette Madone quelque part. (*Riant.*) Ah! ah! ah! il faut que je la montre à notre ami, car j'ai dans l'idée qu'il doit la connaître aussi. (*S'approchant de Romanelli.*) Maître, qui donc a peint cette toile? vous devez le savoir, vous qui êtes peintre... Est-ce Raphaël ou le Corrège? c'est à tomber à genoux! (*Il prend Romanelli par le bras, et le conduit devant le tableau.*) Ne regarde pas encore; plaçons-nous dans un jour favorable! Tiens! là, là, entre Fidolina, que ses amans payaient, et cette comtesse qui payait les siens... regarde, c'est une divinité!

ROMANELLI, *poussant un cri terrible à la vue du tableau.*

Ah! Maria Romanelli!

Son épée lui échappe des mains. Il tombe à genoux, et se cache le visage. Le chevalier entre en riant dans la chambre à gauche. Pendant ce temps, on voit Galeazzo monter avec précaution par la fenêtre.

SCENE X.

ROMANELLI, GALEAZZO.

ROMANELLI, *revenant à lui, et se relevant l'épée à la main.*

Ah! le misérable est entré!

Il court vers la porte; au même instant Galeazzo le saisit vivement.

GALEAZZO, *retenant Romanelli.*

Que vas-tu faire?

ROMANELLI, *étonné.*

Galeazzo!... laisse-moi! (*Montrant la porte.*) Le chevalier est là!

GALEAZZO, *le retenant toujours.*

Je le sais.

ROMANELLI.

Avec la marquise!

GALEAZZO, *éclatant de rire.*

Non!... avec Rosita!... (*Montrant la chambre à gauche.*) J'étais là, caché... j'ai tout entendu... Il y a dans cette chambre une issue secrète... La

Digitized by Google

marquise est en route depuis une heure pour la villa de son oncle... Comment, c'était la nièce du cardinal !... Ah ! bien, ma foi, quand la Providence s'en mêle, elle fait bien les choses... (*Appuyant.*) La marquise t'attend ce soir à sa villa... Romanelli, tu seras vengé, et bien vengé... Tu n'as plus besoin de tuer le marquis, c'est un homme mort, maritalement parlant.

SCENE XI.

LES MÊMES, LE CHEVALIER, *sortant du cabinet.*

LE CHEVALIER, *à Romanelli.*

Seigneur peintre, je vous fais bien mon compliment!... vous mystifiez les gens à merveille!... (*Voyant Galeazzo.*) Quant à toi, drôle, tu me le paieras!

On entend l'angélus.

GALEAZZO, *montrant la porte à gauche au Chevalier.*

Voici l'angélus !... Il y a par-là une issue secrète... Est-ce que monsieur le chevalier veut rester ici pour recevoir les félicitations de M. le marquis et de Mme de Mancini ?

LE CHEVALIER, *à part.*

Non pas, diable!... (*Haut à Galeazzo.*) Mais je te ferai mourir sous le bâton !

GALEAZZO, *froidement.*

Combien monsieur le chevalier me donnera-t-il demain de ducats pour que je ne dise pas un mot de cette aventure à Mme la duchesse de Mancini? (*On entend du bruit et des éclats de rire à la porte de droite. Le Chevalier sort par la gauche. Revenant vivement à Romanelli.*) Quant à vous, maître, prenez la même route, et surtout n'oubliez pas... ce soir, à la villa du cardinal... mais hâtez-vous, partez... (*Le bruit et le rire redoublent à la porte de droite.*) N'entendez-vous pas? c'est le marquis !

ROMANELLI, *saisi à ce mot d'un transport soudain.*

Le marquis !... (*A Galeazzo.*) Va-t'en !

GALEAZZO.

Que voulez-vous faire?

ROMANELLI, *hors de lui.*

Va-t'en, te dis-je!

GALEAZZO, *à part, s'esquivant:*

Diavolo!

Il sort par la porte de gauche.

SCENE XII.

ROMANELLI, LE MARQUIS, *entrant par la droite.*

LE MARQUIS, *riant.*

Ah! ah! ah! ce pauvre chevalier! (*Voyant tout-à-coup Romanelli.*) Quel est cet homme?

ROMANELLI.

Cet homme est le mari de la Romanelli!

LE MARQUIS.

Vous ici, monsieur!

ROMANELLI, *montrant la Madone.*

Pourquoi pas?... ma femme y est bien!... En garde!

LE MARQUIS.

Que prétendez-vous?

ROMANELLI.

En garde, vous dis-je!

LE MARQUIS.

Vous oseriez!...

ROMANELLI, *s'élançant devant la porte de droite.*

Défends-toi, ou je te tue!

LE MARQUIS, *tirant l'épée.*

Soit; vous voulez une leçon, seigneur peintre; vous l'aurez! (*Les fers se croisent; le Marquis tombe à terre frappé à mort.*) Ah! le ciel est juste,

Il meurt.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, GALEAZZO.

GALEAZZO, *sortant avec précaution du cabinet, et voyant le Marquis expirant. A Romanelli.*

Tu l'as tué!

ROMANELLI.

J'ai vengé Maria !... et maintenant... à moi la marquise !

Il sort par la gauche avec Galeazzo. — La toile tombe.

AUTRE DÉNOUEMENT.

Les théâtres de province pourront choisir entre les deux dénouemens.

SCENE XI.

Après ces mots de Galeazzo au chevalier de Lorraine : « Combien monsieur le chevalier me » donnera-t-il de ducats pour que je ne dise pas » un mot de cette aventure à Mme la duchesse de » Mancini? » La pièce se termine ainsi :

GALEAZZO, *revenant vivement à Romanelli, après que le Chevalier est sorti par la gauche.— Bruit e rires à la porte de droite.*

Quant à vous, maître, prenez la même route, et surtout... n'oubliez pas... ce soir, à la villa du cardinal.

ROMANELLI, *montrant la Madone qu'il recouvre.*

Que demain je retrouve ce tableau dans mon atelier, ou tu paieras pour le marquis.

GALEAZZO, *s'inclinant.*

Il y sera, maître! (*A part.*) On mettra cela sur le compte d'un voleur, et on ne se trompera pas beaucoup. (*Romanelli sort également par la gauche. — Le bruit et les rires redoublent à droite. Seul.*) Ah! il n'y aura personne de pendu! (*montrant la porte à gauche*) il y aura un mari vengé! (*montrant la porte à droite*) et un autre!... Il arrive tout joyeux!... Ma foi, le ciel est juste!... il ne l'aura pas volé!

Le bruit et les éclats de rire augmentent à la porte de droite. — La toile tombe.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

Digitized by Google